

Quand des Azubi-Bacpro passent le Rhin

**Rapport
pour le Forum Vies Mobiles**

Avril 2018

Vincent Goulet – SAGE/CNRS-université de Strasbourg

vgoulet@unistra.fr - 06 72 22 82 52



avec le soutien de
la Fondation Entente Franco-Allemande



Table des matières

Remerciements	3
Introduction.....	4
Les jeunes qui témoignent.....	7
I. Mobilité hérité, mobilité acquise	11
Les prédispositions familiales à la mobilité transfrontalière	11
La peur du chômage et les incitations institutionnelles	12
La proximité géographique	13
Le rôle de l'école et de l'Azubi-BacPro	14
Sortir de soi.....	16
II. Le coût de la mobilité et son amortissement	17
Longueur des trajets et fatigue	17
Dépaysement et problèmes d'orientation.....	18
Une forte capacité d'adaptation aux déplacements contraints.....	20
Habitudes et routinisation.....	21
III. Gérer la distance, ce que la mobilité fait aux rapports affectifs	23
Les parents	23
Les amis	25
Le petit copain/la petite copine	26
La communication numérique durant les déplacements	27
IV. Altérité et épreuve initiatique.....	29
L'épreuve physique.....	29
L'épreuve spatiale	30
Réflexion sur le récit et l'espace : une mise en relation narrative plutôt que cartographique	31
La langue	34
Vivre à l'écart dans un « banga collectif ».....	36
Reconnaissance et valorisation.....	38
Reconnaissance de l'entreprise.....	38
Reconnaissance de la famille	39
Reconnaissance de l'école et la société.....	40
V. « Ici » et « Là-bas », la conquête d'une identité transfrontalière ?...	42
Le goût de la navette.....	42
Une immersion progressive	44
La découverte des « autres » et de soi-même par les « petites différences ».....	45
VI. Quelles motilités acquises ?	51
Motilité dans le domaine des loisirs.....	51
Elargissement des horizons professionnels.....	52
Mobilité frontalière	53
Vers une possible émigration en Allemagne	56
Les modes de transport idéaux de la mobilité	57
Conclusion.....	59
« Mobilité » ou « déplacement » ?	60
Liens vers les films vidéo.....	63
Références bibliographiques	64

Remerciements

Tous mes remerciements vont aux jeunes qui ont bien voulu raconter leur aventure transfrontalière, aux enseignants qui les ont accompagnés, à leurs parents.

Merci également à Sylvie Landriève, Pierre Gaudino et Christophe Gay du Forum Vies Mobiles pour leurs suggestions et la qualité de nos échanges.

La Fondation Entente franco-Allemande a été un fidèle soutien de ce projet.

Introduction

Durant près de deux ans, nous avons suivi une dizaine de lycéens professionnels alsaciens inscrits en classe « Azubi-BacPro ». Ce parcours interculturel renforcé en langue allemande a pour objectif d'accroître la motilité des jeunes, c'est-à-dire « la manière dont un individu ou un groupe fait sien le champ du possible en matière de mobilité et en fait usage pour développer des projets »¹, et de leur permettre de travailler de l'autre côté de la frontière, en Allemagne ou en Suisse germanophone. Des études précédentes ont montré que, pour les jeunes alsaciens, la mobilité transfrontalière ne va pas soi² et que la motilité dans le Rhin supérieur était aussi un défi interculturel.

Ces jeunes, principalement issus des milieux populaires, avaient seulement 15 ou 16 ans quand ils ont commencé en classe de première une première expérience de mobilité professionnelle, géographique et culturelle lors de stages pratiques dans des entreprises germaniques. Deux ans plus tard, en juillet 2017, après l'obtention de leur Bac Pro « mention transfrontalier », ce sont de jeunes adultes qui ont été transformés par cette expérience peu commune.

Le dispositif Azubi-BacPro

Outre les cours de langue allemande LV1, les élèves suivent les modules suivants :

- Enseignement de la spécialité professionnelle en langue allemande (DNL) : 3 heures par semaine.
- Cours d'approfondissement allemand professionnel : 1,5 heure par semaine.
- 20 heures par année consacrées à l'acquisition des compétences interculturelles.
- Echanges (avec un correspondant-tandem) avec établissement partenaire allemand (5 journées).
- Sur 22 semaines de stage (PFMP, période de formation en milieu professionnel) au moins 6 semaines en Allemagne (ou Suisse germanophone).

Quatre lycées professionnels ont ouvert une classe d'Azubi-Bac pro en 2014, à raison d'une douzaine d'élève par classe et établissement. Deux autres classes ont été ouvertes en septembre 2015, suivies de deux autres encore en septembre 2016.

En 2017, les métiers concernés sont : commercialisation et services en restauration (2 établissements) ; électrotechnique et équipements communicants (2 établissements) ; commerce (3 établissements) ; accompagnement soins et services à la personne (1 établissement)

Pour une présentation et une analyse détaillées du dispositif Azubi-BacPro, voir Goulet et Seidendorf, 2017.

¹ Kaufmann et Jemelin, 2004, p. 5.

² Seidendorf, 2014 ; Goulet, 2015.

Cette enquête longitudinale s'était donnée pour but de mieux identifier les (pré)dispositions des jeunes à la mobilité frontalière, de comprendre ce qui s'est joué durant cette expérience de mobilité et de cerner ses éventuels effets sur leurs liens sociaux et représentations mentales, notamment celles concernant leur devenir professionnel. Adoptant une approche constructiviste non radicale qui reconnaît toute leur importance aux facteurs matériels³, nous avons été particulièrement intéressés à saisir le mode d'articulation entre les dimensions physique et mentale, spatiale et culturelle, de la mobilité. Notre questionnement a aussi été guidé par le courant pragmatiste des sciences sociales⁴ : dans quelle mesure l'expérience du déplacement des corps dans des espaces inhabituels et culturellement différents s'accompagne-t-il d'une reconfiguration des systèmes de références ?

La méthodologie de l'enquête est exclusivement qualitative. Elle repose sur une trentaine d'entretiens vidéo réalisés entre octobre 2015 et juillet 2017 auprès de 11 élèves : 8 élèves du lycée professionnel Charles de Gaulle de Pulversheim, près de Mulhouse (électrotechnique) et 3 élèves du lycée polyvalent Martin Schongauer de Colmar (commerce).

Durant leurs stages pratiques en Allemagne (appelés PFMP – Période de Formation en Milieu Professionnel), les jeunes de Pulversheim, exclusivement des garçons, ont logé à plusieurs dans des appartements de vacances (*Ferienwohnung*) en Allemagne, au sud de Freiburg-in- Breisgau. Les jeunes de Colmar (un garçon et deux filles) ont pris tous les matins le bus pour rejoindre leur magasin juste de l'autre côté de la frontière à Breisach. Certains jeunes en électrotechnique ont également fait un stage en Suisse, à Bâle, agglomération qu'ils rejoignaient quotidiennement en voiture et/ou en transport en commun.

Carte de situation du sud du Rhin supérieur



(Source : Conférence du Rhin supérieur)

³ Notre positionnement théorique suit sur ce point Pierre Bourdieu, dont nous emprunterons les concepts de capital et d'habitus. Pour une discussion sur le « constructivisme intégral » voir Sedel (2009), premier chapitre.

⁴ En particulier celui initié par John Dewey

De type monographique (il s'agit d'une population socialement et géographiquement située de manière spécifique, des jeunes majoritairement issus de famille populaire habitant le sud de l'Alsace), cette enquête ne prétend pas à l'exhaustivité et ne cherche pas à dégager des typologies de « jeunes mobiles transfrontaliers ». Elle tente plutôt de rendre compte d'une expérience particulière de mobilité professionnelle et de la façon dont elle a transformé les individus.

Les onze individus suivis ont bien sûr des propriétés socioculturelles distinctes (profession des parents, usage familial des langues germaniques, antécédent migratoire récent, etc.) mais ils forment malgré tout un groupe relativement homogène. L'analyse des propos tenus par les jeunes a permis de constater de fortes régularités dans la façon dont ont été vécues ces PFMP à l'étranger. Le parti pris de la présentation de ce rapport a été de mettre en exergue les facteurs et expériences communs à la population étudiée, les distinctions n'étant explicitées que lorsqu'elles apportaient d'utiles nuances.

Une première partie évoque les prédispositions, héritées ou acquises, à la mobilité frontalière.

Nous avons ensuite restitué la façon dont les jeunes surmontent la forte contrainte physique et mentale qu'engendre la mobilité frontalière.

Une troisième partie se penche plus particulièrement sur la reconfiguration des rapports sociaux durant cette période de mobilité.

En début de recherche, nous avons fait l'hypothèse d'une forte dimension initiatique de cette première épreuve de mobilité professionnelle. Cette hypothèse est largement validée comme le montre la quatrième partie.

La réflexion sur les transformations des individus est poursuivie en cinquième partie, en interrogeant la constitution d'une nouvelle « identité transfrontalière ».

Enfin, une sixième et dernière partie fait le point sur les motilités acquises par les jeunes durant cette expérience.

En conclusion, nous reviendrons sur les principaux enseignements que l'on peut retirer de cette enquête, en insistant sur le caractère ambivalent et dialectique de l'expérience de mobilité transfrontalière : le déplacement et le dépaysement produisent des résistances et des dépassements qui eux-mêmes servent d'appui à des nouvelles transformations, si bien que cette expérience s'avère particulièrement riche et maturante pour les jeunes concernés. Nous discuterons enfin la notion relativement floue de « mobilité » et ses usages normatifs à la lumière des éléments apportés par l'enquête.

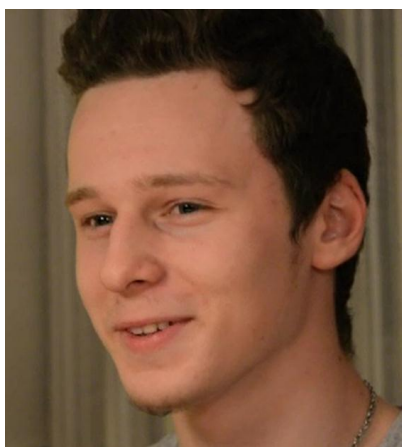
Les jeunes qui témoignent

Alexy



Habite Colmar, Bac Pro Commerce à Colmar. Mère handicapée (ne travaille pas), beau-père en recherche d'emploi (après une formation de technicien pour réparer les skis et les vélos). La famille n'a pas de voiture.

Clément



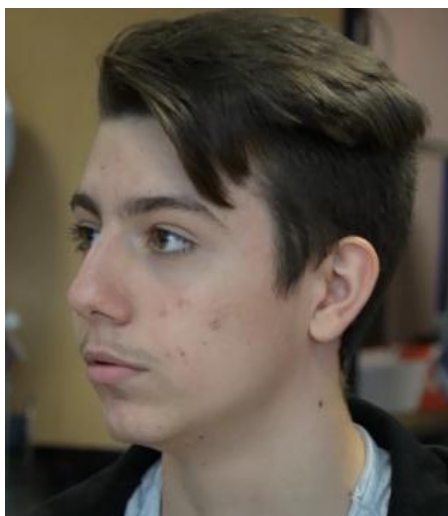
Habite Wittelsheim, Bac Pro Electro à Pulversheim (près de Mulhouse) Père agent de maîtrise (bordeur, chef de chantier), mère employée (assistante maternelle). Son père est allemand. Ils ont de la famille près de Freiburg (visites régulières).

Dimitri



Habite Battenheim, Bac Pro Electro à Pulversheim. Parents employés (porteur de presse et cuisinière). Famille dialectophone, plusieurs proches travailleurs frontaliers.

Elmin



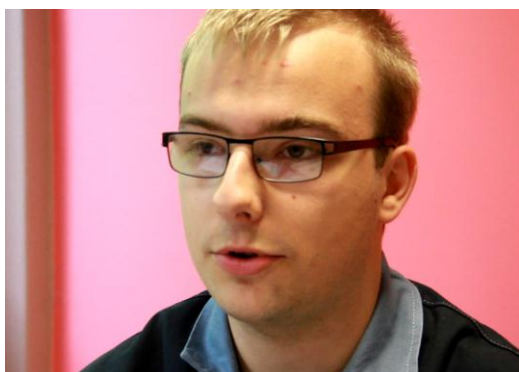
Habite Kingersheim, Bac Pro Electro.
Parents employés (mère magasinière). Origine Bosniaque, une partie de la famille a aussi émigrée en Allemagne pendant la guerre en ex-Yougoslavie (Dortmund, visites régulières).

Enes



Réside à Wittenheim, Bac Pro Electro.
Parents employés (père chauffeur routier et mère magasinière).
Pratique de manière assidue l'accordéon (musique balkanique - animations mariages) prend des cours par skype avec un professeur à Berlin.

Guillaume



Réside à Rixheim, Bac Pro Electro.
Père couvreur.
Famille dialectophone, mais lui ne parle pas l'Alsacien (ses parents préféreraient qu'il se « concentre sur l'allemand »).

Hugo



Habite Wittelsheim, Bac Pro Electro.
Père cariste – magasinier et mère assistante maternelle. Aucun membre de sa famille ne parle allemand ou alsacien (sa famille vient du Portugal et de l'Italie).

Johane



Habite Houssen, près de Colmar, Bac Pro commerce
Mère chef de magasin à Lid, père ouvrier à Peugeot-Mulhouse.

Lara



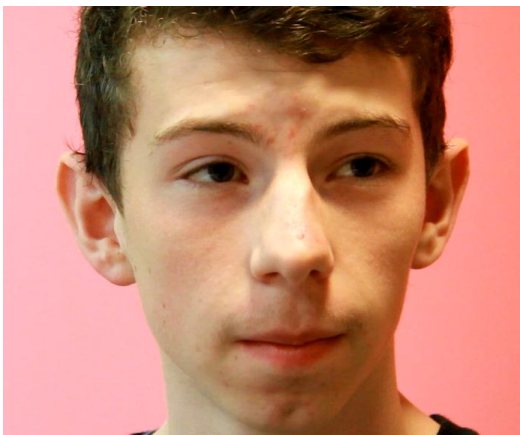
Habite à Horbourg, dans la banlieue de Colmar. Bac Pro Commerce.
Père conducteur de chantier, mère agente de service hospitalier en hôpital psychiatrique.

Ozan



Réside à Wittelsheim, Bac Pro Electro à Pulversheim. Père profession intermédiaire (commercial dans une concession automobile à Belfort), mère au foyer. D'origine turque, il a de la famille en Allemagne.

Valentin



Réside à Pfaffstat, dans la banlieue de Mulhouse. Bac Pro Electro. Père technicien (dessinateur projeteur) ; mère employée (assistante maternelle). Famille dialectophone.

I. Mobilité hérité, mobilité acquise

La motilité, comme appropriation et usage des possibles offerts par la mobilité, est le produit d'un processus social qui s'appuie sur des ressources contextuelles, qu'elles soient matérielles, économiques, culturelles, etc. Elle résulte des interactions entre l'individu et son environnement en fonction de différents facteurs et prédispositions plus ou moins incorporés dans l'habitus des individus.

Les prédispositions familiales à la mobilité transfrontalière

Elles sont déterminantes et prennent deux formes différentes : un ancrage rhénan avec l'exemple de parents travailleurs frontaliers, un parcours migratoire familial récent.

Une forme de « capital transfrontalier » est dans le premier cas transmis par une famille déjà bien implantée en Alsace et qui dispose d'expérience frontalière, voire de réseaux en Suisse ou en Allemagne. La langue allemande est présente dans la famille, sous sa forme dialectale (*l'Elsàsserditsch* parlé par les grands-parents, compris par les parents et « entendu » par les jeunes) ou sa forme standard grâce à un parent allemand ou qui travaille depuis longtemps en pays germanophone.

Valentin a par exemple un père technicien (dessinateur projeteur) qui travaille en Suisse depuis plus de 10 ans. Il l'a parfois accompagné à son travail et il a fait son stage de troisième dans son entreprise. Il a aussi un oncle militaire à Müllheim (brigade franco-allemande basée à 6 km à l'est du Rhin). Sa famille est dialectophone, son père parle allemand et alsacien.

Le père de Clément est agent de maîtrise (bordeur, chef de chantier). Il est allemand. Ils ont de la famille près de Freiburg, à laquelle ils rendent des visites régulières.

La mère de Dimitri parle alsacien à son travail, « parce que au boulot, là où elle travaille, il y a des Alsaciens qui viennent ». Son père a longtemps travaillé en Suisse dans une entreprise déménagement, son parrain travaille dans une société d'électricité en Suisse.

Guillaume vient d'une famille dialectophone, mais ne parle pas l'alsacien. Ses parents ne lui ont pas appris car ils préféreraient qu'il se « concentre sur l'allemand ». Du coup, Guillaume a eu du mal à apprendre l'allemand, devenu une langue étrangère plutôt qu'une langue affective. Son père, couvreur, travaille en France mais il a un parrain qui travaille en Suisse chez Veolia.

Pour d'autres jeunes, le « capital mobilité » n'est pas le produit d'un ancrage ancien dans le territoire rhénan mais découle de la trajectoire migratoire de la

famille, parfois renforcée par l'installation d'une partie de celle-ci de l'autre côté du Rhin.

Ozan, d'origine turque, a de la famille en Allemagne, près de Dortmund, où l'une de ses grandes sœurs est mariée. Il y va très régulièrement passer les petites vacances (sa sœur lui donne à cette occasion des « cours d'allemand »). Le père d'Ozan travaille dans une concession automobile à Belfort et fait donc la « navette » tous les jours, sur une distance assez importante.

Enes est né dans une famille bosniaque qui a fui la guerre de 1992-95. Une partie de celle-ci s'est installée à Mannheim. Il pratique de manière assidue l'accordéon (musique balkanique) et prend des cours par Skype avec un professeur de Berlin.

Elmin vit dans une famille bosniaque qui a émigré pendant la guerre en ex-Yougoslavie pour venir en Allemagne ou en France. Il a de la famille à Stuttgart (notamment des cousins) qu'il voit 3 ou 4 fois par an, mais aussi en Bavière. Son père a travaillé deux ans en Allemagne avant de s'installer en France.

La peur du chômage et les incitations institutionnelles

Une incitation à la mobilité, transmise de manière plus diffuse, concerne l'appréhension du chômage et le discours circulant dans l'espace social et médiatique alsacien qui présente l'emploi frontalier comme un antidote au chômage.

En 2000, l'Alsace se distinguait par le taux de chômage le plus faible de France, à 4,8%. En 2009, le taux de chômage atteint 9 % et rejoint la moyenne nationale. Alors même que les travailleurs frontaliers traditionnels de la région peinent à être remplacés par les jeunes générations (qui parlent peu l'allemand sous ses formes dialectales et standard et qui n'ont pas forcément les qualifications requises par le marché du travail allemand)⁵, les pouvoirs publics incitent les Alsaciens à la mobilité frontalière (les taux de chômage badois et suisse du Nord-Ouest étant aux alentours de 3%)⁶.

Certains jeunes Azubi-BacPro ont des proches au chômage (la sœur de Johane, le père de Enès) ou vivent dans des familles qui craignent le chômage (Dimitri, Clément). Ils sont sensibles à ce discours selon lequel la maîtrise de l'allemand donne une meilleure chance de trouver un emploi, ce qui les incite à fournir l'effort supplémentaire demandé dans l'apprentissage d'une langue réputée difficile.

⁵ Seidendorf 2014 et Goulet 2015

⁶ Parmi ces incitations : Plan « Réussir sans frontière » de la Région Grand Est, Service de Placement Transfrontalier de Pôle Emploi et de l'Arbeitsagentur, Journée « Warum nicht ? » de la Maison de l'Emploi et de la Formation de Mulhouse, Espace transfrontalier au Salon Formation et Emploi de Colmar, etc.

Dans la plupart des cas, la construction d'une motilité transfrontalière pour éviter le chômage est une stratégie (un « projet » qui constitue une des dimensions de la motilité⁷) autant familiale qu'individuelle.

La proximité géographique

Un autre facteur important, transmis par le territoire même, est la faible distance avec l'Allemagne qui donne souvent les traits de l'évidence à la mobilité transfrontalière. Cette proximité physique est souvent vécue dès l'enfance, lors des « courses en famille » en Allemagne (où certains produits sont sensiblement moins chers), des balades en Allemagne pour aller au restaurant ou manger des savoureuses glaces aux prix modiques ou encore fréquenter les piscines et thermes badoises qui sont particulièrement agréables. Ces activités ont très majoritairement lieu en voiture et en famille. Fréquentes chez les Alsaciens, elles rendent bien compte d'une relation à la fois régulière, quoique superficielle, avec l'Allemagne qui participe à la construction d'un espace mental transfrontalier.

Les infrastructures de transport disponibles mais surtout leur relation avec les aspirations et les usages des individus⁸ peuvent construire une proximité sociale et expérimentielle favorable à la motilité transfrontalière.

Sur le plan des infrastructures, les situations sont très hétérogènes en fonction des sous-espaces du sud du Rhin supérieur :

- sur l'axe Colmar-Freiburg, la distance est faible (45 km) mais la route départementale entre Colmar et Breisach puis Freiburg est assez mauvaise. La voie de chemin de fer jusqu'à Neuf-Brisach n'est plus utilisée pour le service voyageur et le pont sur le Rhin détruit pendant la deuxième guerre mondiale n'a jamais été reconstruit. Un service d'autocar assez lent relie Colmar à Breisach (50'). Entre Breisach et Freiburg existe une ligne de train relativement rapide (25') et bien cadencée.
- Sur l'axe Mulhouse-Freiburg : autoroute gratuite sur tout le trajet (60 km et 50'). Les villes frontalières de Neuenburg et Müllheim sont accessibles de Mulhouse en moins d'une demi-heure. Une ligne de train relie également Mulhouse à Müllheim en 25', mais avec seulement 7 aller-retour par jour. Freiburg est accessible par le train en 50'.
- Sur l'axe Mulhouse-Basel : 38 km d'autoroute gratuite, 35' de trajet quand il n'y a pas de bouchons, ce qui n'est jamais le cas aux heures de pointe. Trains fréquents et rapides (25' pour rejoindre le centre-ville de Bâle).

La motilité dépend en partie des accès physiques (point qu'il ne s'agit pas de développer dans ce rapport, sauf à constater la dépendance des jeunes aux transports en commun, par ailleurs insuffisants vers

⁷ Vincent-Geslin *et alii* 2018, p. 12 et 13.

⁸ Ramadier *et alii*, 2005, p. 88 et ss.

l'Allemagne) mais aussi des habitudes de loisirs et consommation qui construisent une proximité spatiale.

Le rôle de l'école et de l'Azubi-BacPro

La constitution d'un capital de mobilité transfrontalière n'est pas le seul fait de la famille. L'école apporte une contribution décisive, en particulier pour les jeunes qui n'ont pas de racines alsaciennes. Cette contribution de l'Education Nationale reste ambivalente et souvent peu reconnue, elle n'en est pas moins décisive dans la construction de la motilité – même si de considérables marges de progression demeurent.

Dans l'Académie de Strasbourg, 80 % des bacheliers en lycée général et 60 % des Bac Pro font de l'allemand LV1 ou LV2. Bien que très répandu, l'enseignement de l'allemand ne soulève en général guère d'enthousiasme, ni un désir particulier de découvrir l'Allemagne. Pour de nombreux jeunes, cela reste un enseignement scolaire sans rapport avec la « vraie vie ». Ce sentiment est aussi partagé par les jeunes d'Azubi-BacPro rencontrés.

Dimitri, par exemple, pourtant de famille dialectophone, n'a jamais eu bonnes notes en allemand. Non que cela soit pour lui une langue difficile mais parce que « avant, cela ne m'intéressait pas plus que ça. L'allemand, c'était une matière, c'était une obligation. »

Pour une majorité de jeunes alsaciens, l'apprentissage de l'allemand reste « scolaire », c'est-à-dire une matière comme une autre, dont l'apprentissage est sanctionné par des notes. L'allemand n'est pas une langue de communication du territoire vécu, mais une « langue étrangère » déconnectée de la vie quotidienne.

On peut regretter cette difficulté à faire vivre à l'école l'allemand standard et dialectal sous la forme d'une langue régionale⁹, cependant l'apprentissage, même « scolaire », de l'allemand permet de donner de précieuses bases linguistiques et grammaticales à un grand nombre d'élèves alsaciens.

L'entrée en Azubi-BacPro, qui est lui-même un dispositif porté par l'Education nationale, devient le déclencheur d'un nouveau rapport avec l'allemand, beaucoup plus empirique et affectif. Ancré dans la dimension professionnelle, il permet de reconsidérer cette langue comme un vecteur d'une possible mobilité géographique et sociale.

Une fois entré en Azubi-BacPro, Dimitri poursuit ainsi sa réflexion :
« Maintenant on va dire que je suis plus intéressé parce que je me dis : "punaise, y'a quand même... y'a du taf !" Donc ça me motive plus qu'au

⁹ Voir à ce propos la contribution de la Fédération Alsace Bilingue – Verband Zweisprachig Elsass à l'enseignement de l'allemand en Alsace :
<http://www.federation-alsace-bilingue.org/publication-de-la-contribution-de-la-fab-a-lelaboration-de-la-nouvelle-convention-operationnelle-portant-sur-la-politique-regionale-plurilingue-dans-le-systeme-educatif-en-alsace/>

collège, parce que je n'avais pas la notion du travail de tout ça, alors que maintenant, je l'ai. [...] Depuis que je suis en Azubi. Oui, le professeur, on en parle souvent au lycée, il nous pousse à fond, c'est bien pour nous. »

Cette stimulation scolaire l'incite à se tourner vers des ressources familiales. Il se fait plus régulièrement aider par son père :

« C'est souvent lui qui me donne le vocabulaire, la grammaire... Parce que l'école c'est bien mais dans le contexte familial, c'est tout aussi bien. [...] Souvent parce que les professeurs, ils parlent trop vite, ou ils prennent pas le temps de... Si, ils prennent le temps d'expliquer, mais voilà. C'est mieux quand papa ou maman expliquent... »

Pour Clément, les stages en Allemagne réactivent l'usage de l'allemand comme langue de communication avec son père. Jusqu'alors, il ne se considérait pas comme bilingue, il parlait un peu allemand avec son père mais « juste quelques mots, comme ceux qui parlent alsacien ». Sa seule pratique de l'allemand était dirigée vers sa grand-mère paternelle qui ne parlait pas français. La PFMP en Allemagne le rapproche sensiblement de la culture de son père. Elle lui donne un support vécu pour parler avec lui en allemand, aussi bien « pour s'entraîner » et pour le plaisir.

« Quand je rentrais le WE, souvent sans faire exprès je parlais parfois à mon père [en allemand] dans la voiture en rentrant et quand je rentrais en Allemagne, je n'avais pas forcément oublié ce que j'avais appris la semaine d'avant. [...] Du coup, j'aime bien parler avec lui, parce que cela change, ce n'est pas l'allemand qu'on apprend à l'école, où on doit apprendre le vocabulaire par cœur, etc. Je sais pas, il me disait les mots que je devais dire, quand je ne comprenais pas il me faisait répéter, et puis voilà. Ca on le faisait déjà un peu avant le stage, mais là du coup après le stage, j'avais plus d'allemand, donc je parlais mieux et c'était plus facile pour parler comme ça. »

Même si elle est fragmentaire, la contribution de l'Education nationale à la formation d'un capital de mobilité transfrontalière peut être décisive, en particulier pour les jeunes dont les familles ont peu de lien avec les cultures germaniques.

Les séjours ou les échanges scolaires antérieurs au lycée sont souvent des premiers contacts qui ont été vécus positivement, comme un voyage de classe en Bavière pour Johane :

« Un bon moment c'était quand a eu des correspondants et c'était bien car on a pu voyager. C'était en quatrième et en cinquième aussi.

C'était un échange, vous alliez dans leur famille ?

Oui, on allait dans leur famille, et aussi dans leur école, pendant 5 jours. C'était bien. Cela nous a permis de voyager et d'apprendre plus l'allemand.

Cela a donné un peu l'envie de continuer quoi ?

Oui. »

L'école apparaît ainsi être un lieu qui peut transmettre la motilité en complément ou en remplacement de la famille. Aux expériences antérieures au lycée professionnel s'ajoutent celle du parcours Azubi-BacPro : les cours

supplémentaires d'allemand (en particulier d'allemand « pro » avec des enseignants particulièrement engagés), les enseignements interculturels, les échanges entre établissements, l'implication d'une large part de l'équipe pédagogique du lycée, la perspective du stage en Allemagne. Ces expériences contribuent à créer un environnement favorable à la mobilité transfrontalière. On peut également observer un effet d'entraînement au sein du groupe des pairs. Enès connaît par exemple « des jeunes qui sont allés travailler en Allemagne. Des amis. Il y en a un qui était au lycée Charles-de-Gaulle, justement. Il est parti travailler près de la frontière. »

Sortir de soi

Pour certains jeunes qui n'ont pas de famille avec un fort capital de mobilité, l'apprentissage de l'allemand, et plus tard l'Azubi-BacPro, sont des leviers pour ouvrir ses horizons. De façon dialectique, la prédisposition négative se change en incitation.

Johane a un père ouvrier à Peugeot-Mulhouse, une mère chef de magasin à Lidl. Personne dans sa famille ne travaille en dehors d'Alsace, à part un oncle qui travaille en Suisse dans une boulangerie, mais qu'elle voit très peu. De caractère réservé, elle a misé sur l'allemand et l'Allemagne, qui lui paraissent une voie de sortie, une façon de trouver son chemin. Au fil du temps et des stages, on la voit prendre confiance et accroître sensiblement sa motilité.

Hugo n'a pas non plus de proches qui soient travailleurs frontaliers. Ses parents d'origine portugaise et italienne ne l'ont pas habitué à fréquenter les pays voisins (« Mes parents, ils ne savent pas trop parler l'allemand donc... on va pas trop en Suisse ou en Allemagne »). Rien ne le prédisposait à l'allemand, mais c'est une langue qu'il aime bien (apprise à l'école depuis l'école primaire comme LV1). D'esprit ouvert, il veut découvrir « autre chose ». La proximité géographique est un argument évident en faveur de l'Allemagne : « C'est vraiment proche de la France, je veux dire, on est frontalier, et donc ça aide toujours, l'allemand, tôt ou tard, on en aura besoin, donc... »

Pour les jeunes en Azubi-BacPro, l'articulation de ces éléments familiaux, scolaires et personnels, leur mise en cohérence dans un projet et une démarche à plus long terme, les résonances et appuis obtenus dans l'environnement social sont les clés de l'émergence du désir de ce type de mobilité.

La transmission et l'acquisition de la motilité sont multivectorielles et doivent pouvoir être appropriées comme des ressources structurées qui seront précieuses pour faire face à l'effort et à l'investissement que suppose la mobilité transfrontalière.

II. Le coût de la mobilité et son amortissement

Sans aucunement faire nôtre la théorie de *l'homo economicus*, la théorie de l'acteur rationnel qui calcule de manière immédiate et comptable les coûts, les bénéfices et le rapport sur investissement, nous devons prendre en compte l'effort fourni par ces jeunes en mobilité, de façon à les replacer ensuite dans leur système psychique où s'articulent désirs, visions du monde, rétributions symboliques.

D'un premier abord, la mobilité apparaît surtout comme une contrainte, celle du temps et de l'énergie dépensés dans les déplacements entre le domicile et le lieu de travail.

Longueur des trajets et fatigue

Les déplacements sont vécus comme une charge physique. A la fatigue induite par les journées de travail en entreprise durant la PFMP, s'ajoute la durée du transport (de 30 mn à 90 mn par trajet) et la nécessité de se lever tôt.

Tous les jeunes rencontrés ont déclaré dormir le matin dans le bus ou le train. Le temps de transport est ainsi converti, au moins partiellement, en temps de récupération physique. Le « temps mort » est ainsi transformé en « temps de sommeil ». Pour éviter de rater leur arrêt, certains programment une heure de réveil sur leur téléphone portable, d'autres comptent sur un camarade de classe pour les réveiller.

En dehors du sommeil et du repos, la durée du transport est utilisée pour des activités à faible intensité : écouter de la musique sur son téléphone portable¹⁰, discuter avec des camarades de classe quand les transports étaient pris ensemble, « décompresser », raconter les anecdotes de la journée. L'aménagement du temps de déplacement n'est pas apparu être régi par une créativité particulière.

¹⁰ Quelques artistes cités par les jeunes, pour accompagner la lecture de ce rapport : Willy Williams [<https://www.youtube.com/watch?v=iOxzG3jjFkY>] ; Meghan Trainor [<https://www.youtube.com/watch?v=qDRORgoZxZU>] ; Stromae [<https://www.youtube.com/watch?v=CAMWdvo71ls>] ; Beyonce [<http://www.beyonce.com/>] ; Jull [<https://www.youtube.com/watch?v=qSIBQyUstsc>] ; Djadja & Dinaz (<https://www.youtube.com/watch?v=kOMc2CrSTGg&index=3&list=PLGepkxxp-eJOxe3eGbhBBuLYqD-FewQK7>) ; Lacrim [<https://www.youtube.com/watch?v=KKKbKzP4Oi4>].

Alexy :

« Dans le bus pour Breisach, on chantait, on s'échangeait nos musiques, et tout ça. Ca a renforcé nos liens aussi. Parce que voilà, on était tous « dans le même bateau », entre guillemets.

Et le soir, tu avais moins de discussion ?

Oui. On était tous crevés !

D'accord. Donc vous dormiez quoi ?

Non, pas vraiment. On écoutait nos musiques et de temps en temps, ouais, on dormait. »

[...]

Tu me dis, « on décompresse », comment on décompresse dans le bus ?

Avec du manger, des boissons, on discute, on rigole, on écoute la musique...

[...]

Et vous discutiez de quoi le soir ?

Bah, de ce qu'on avait fait dans la journée, des péripéties qu'on a pu avoir avec les clients, ou de qui on a vu en Allemagne, si on a vu une surveillante par exemple, des trucs comme ça...

Parce que parfois il y avait des enseignants qui venaient faire les courses à Breisach ?

Oui. »

Les communications numériques (dont il sera plus amplement question plus loin) ne semblent pas avoir occupé une part importante du temps global de transport. « Être sur son téléphone » est une façon de ne « rien faire », c'est-à-dire de passer le temps, en passant de son compte Facebook ou mail au choix d'une nouvelle musique... C'est une activité de délasserement devant l'écran où l'on pianote et rêve un peu...

Dépaysement et problèmes d'orientation

Pour les lycéens en électro, le fait d'effectuer ces déplacements en pays étranger ajoute, dans un premier temps au moins, au « stress » de la mobilité. L'environnement est mal connu, la langue rend les choses plus difficiles, les modes d'information (plans, horaires, affichage des trains) différent du cadre habituel.

L'organisation préalable des transports a parfois été menée en famille, qui manifeste ainsi son soutien à l'aventure frontalière du jeune.

Enes a effectué une reconnaissance du trajet avec sa mère : « On était parti le WE avant le stage pour voir comment cela allait se passer, quel train je devais prendre sur quel quai... A quelle heure... »

Elmin raconte comment il a préparé les transports avec ses parents : « J'ai cherché chez moi à la maison, sur DB Bahn, le site officiel des trains, et on a trouvé quelque chose. Mais en fait cela a changé, c'était pas du tout la même chose. J'ai vu avec la personne qui nous avait loué l'appartement, il nous a accompagné tous les quatre à la gare pour nous

dire quel train on devait prendre, et ce qu'on devait faire, et même on avait des cartes de train gratuites qui étaient comprises dans le *Ferienwohnung*¹¹ »

Les élèves de Pulversheim en stage chez Swisspro dans la banlieue de Bâle ont organisé un covoiturage avec le père d'un jeune qui travaille sur Bâle. Mais ils devaient se débrouiller pour rejoindre ensuite en tramway leur chantier.

Guillaume : « Les deux premiers jours je me suis un petit peu perdu dans la ville, avec les transports en commun, c'est pas pareil qu'ici, il y a beaucoup plus de lignes de tram, de bus, du coup, bah, il suffit de prendre la mauvaise ligne qui va à la même destination mais qui ne passe pas par le même endroit et du coup on se retrouve vite à l'autre bout de la ville, heu... perdu. »

La perte des repères fait de ces transports une véritable épreuve initiatique, en particulier la « première fois » du déplacement à l'étranger.

Elmin : « Le premier jour, ils n'ont pas dit les arrêts ! J'étais paniqué le premier jour. Ils ont dit en fait aucun arrêt dans les trains. Ils ne précisaient pas. Donc la première je suis arrivé en retard, mais pas beaucoup, de trente minutes, j'ai raté un train, mais sinon cela allait. Au fur et à mesure en fait, je me repérais, j'avais tout le temps une petite carte que j'avais imprimé sur les machines [automatiques de la DB] et je voyais l'heure et je me disais « c'est pas possible », si c'est à 20 ou 24, je regardais en fonction des heures, à quelle heure il devait arriver, après cela allait.

Même pour les jeunes colmariens qui n'avaient qu'un bus direct à prendre depuis gare de Colmar pour rejoindre Breisach, la première fois a été source d'inquiétude, que le groupe a permis de surmonter.

Alexy vit dans une famille défavorisée qui n'a pas l'habitude de sortir de son quartier et de Colmar : « Déjà le premier jour, on avait tous un peu peur et en fait cela s'est bien passé. [...] On s'est mis tous d'accord pour se retrouver à la gare, on est allé à l'arrêt de bus, on avait juste un problème au niveau des tarifs, parce qu'on ne savait pas comment cela fonctionnait, il nous a expliqué et tout s'est bien passé.

Il y avait un problème de tarif ? Vous ne pouviez pas faire une carte ?

Si, mais le problème, c'est qu'on a été induit en erreur par rapport à ce qui avait été écrit, on ne savait pas. C'est la *Schülermonatskarte* qu'on devait prendre et il avait des tarifs moins chers et on pensait qu'on pouvait les prendre mais en fait non. Le chauffeur de bus, il nous l'a expliqué. »

La mobilité transfrontalière induit ainsi un véritablement dépaysement, une perte des repères spatiaux qui a été vivement ressentis par l'ensemble des jeunes. Cette expérience de délocalisation de leur quotidien a supposé un effort

¹¹ La *Kurtaxe*, la taxe de séjour, donne droit à des déplacements gratuits dans toute la zone tarifaire de Freiburg.

d'adaptation qui s'est traduit par l'adoption rapide de nouvelles routines, si bien que la « compétence de mobilité » ne se développe que par à-coups et par contraintes successives et non comme une nouvelle « manière d'être » qui soit particulièrement appréciée ni immédiatement intégrée dans l'habitus¹² du sujet.

Une forte capacité d'adaptation aux déplacements contraints

La faculté d'adaptation de ces jeunes à une longue durée de transport et aux changements des repères spatiaux est assez étonnante. Le transport est progressivement intégré dans un rythme, un ensemble de routines qui reconstruisent un environnement familier. Un nouvel équilibre se crée assez rapidement, qui lui aussi ne doit plus être remis en cause. L'attachement au nouveau contexte est fort, même si celui-ci reste relativement inconfortable.

Elmin a sur ce point une position extrême mais non singulière : il préfère garder ses marques et les habitudes conquises plutôt que les remettre en question, même si c'est pour diminuer son temps de transport. La routine, même pénible, rassure :

« Même après, pour moi, ce n'est pas un problème si je dois refaire une heure et demi de trajet, cela ne me dérange pas, je suis habitué, je sais comment c'est. Je préfère encore, je pense, faire une heure et demi de trajet que de découvrir de nouvelles... enfin de prendre des nouveaux trains ou prendre autre chose d'autre, je préfère encore faire ça, parce que je pense que je suis habitué donc moi cela ne me pose pas de problème de me lever maintenant à 5 h du matin et de faire une heure et demi de trajet. Le matin je déjeunais avec Enès, on partait tous les deux, ce n'est pas comme si j'étais tout seul, seulement pendant trente minutes, alors cela ne me dérange pas, ça. [...] Oui, je préfère être à Bad Krozingen de nouveau, être au même endroit avec les mêmes personnes. »

Pour son deuxième stage, Enes reste logé au même endroit, avec son ami Elmin, plutôt que d'accepter un logement dans une colocation étudiante à Freiburg, pourtant beaucoup plus proche de son lieu de stage. On ressent dans ses propos une forte appréhension devant l'altérité, la perspective de vivre avec des gens qu'il ne connaît pas.

« Je ne pourrais pas rester tout seul dans une famille pendant un mois ou même tout seul dans une colocation, ça je ne pourrais pas. [...] La colocation, c'était un appartement avec 6 chambres, c'était un grand appartement, dans chaque chambre il y avait deux lits, on devait se partager la salle de bain, ou c'était une salle de bain pour deux chambres et surtout la cuisine qui était pour tout le monde. [...] Mais moi j'aime pas tout ce qui est colocation. Avec un ami, cela serait encore faisable, ou s'il n'y a pas d'autre solution, là OK, mais tout seul, je ne pourrais pas.

[...] Là, comme il y avait toujours l'appartement à Bad Krozingen, on s'est dit « pourquoi pas aller là-bas de nouveau, on sait comment cela s'est passé la dernière fois ». On connaît le gérant, le propriétaire, il

¹² Au sens de Pierre Bourdieu : « ensemble de dispositions incorporées générateur de conduites ».

nous connaît, c'était la deuxième fois qu'on arrivait, il n'y avait donc pas... de problème, c'était aussi bien là-bas. »

Le fait de vivre un changement, de s'être adapté, ne produit pas forcément une appétence pour le changement... Une fois un nouvel équilibre créé, la propension à l'aventure, à la prise de risque n'augmente pas immédiatement pour autant.

Habitudes et routinisation

Refaire son stage au même endroit est plus simple, il ne faut pas reconquérir à chaque fois sa place. Le transport fait partie de cette nouvelle routinisation qui devient vite rassurante et permet de vivre la distance, le temps, le dépaysement qui progressivement s'estompe.

Enes et Elmin racontent monter toujours dans la même voiture, s'asseoir si possible toujours à la même place. Les transports en commun ont peu été l'occasion de faire de nouvelles connaissances, ce qui est doublement explicable par l'obstacle de la langue et la timidité des jeunes.

Clément et Elmin ont néanmoins fait connaissance avec d'autres voyageurs réguliers.

Clément : « On avait quelqu'un avec qui on travaille qui prenait le bus avec nous. On le retrouvait le matin et le soir.

Là vous parliez un peu avec lui ?

Ouais. Il nous expliquait deux trois trucs en allemand de temps en temps, parce qu'il parlait un peu français. »

Elmin a fini par nouer des relations, encouragé par la convivialité de l'autorail :

« Et puis après j'ai rencontré des gens, qui parfois m'ont aidé, parce qu'il m'arrivait de m'endormir dans le train, après ils me disaient « il faut que tu te réveilles, c'est ton arrêt ! » J'ai rencontré des gens aussi que je voyais tous les matins dans le train parce qu'ils allaient travailler... Après c'était une habitude.

Ah d'accord, il y avait des habitués, quoi...

Oui, il y avait des habitués, c'était presque tout le temps les mêmes gens dans les trains.

Et tu allais toujours dans le même wagon ?

Le même. Toujours le même... et le dernier, c'était un petit train, on aurait dit un bus. Mais avant, dans les autres, j'essayais d'aller tout le temps à la même place. Il y avait toujours les mêmes personnes, exactement.

Et au bout d'un moment tu leur parlais ?

Oui, je parlais. Surtout à une personne, je pense c'était un père de famille qui allait travailler. Il m'avait vu, enfin il a vu que j'étais pas d'ici, il m'a dit comment cela se passe, c'était lui en fait que j'avais abordé la première fois pour lui demander où c'est, si c'est le bon train, et après, au fur et à mesure, je le voyais le matin à Fribourg, il mangeait dans une petite boulangerie, moi j'allais avec lui, je prenais quelque chose et après il faisait le trajet avec moi. »

Ce désir de retrouver une routine, des points de références connus est particulièrement perceptible chez la plupart des jeunes issus de milieu plus modeste (Alexy, Guillaume, Johane).

Pour Johane, de caractère timide, revenir dans le même magasin pour son deuxième stage a été agréable, elle a gardé ses repères : « La deuxième expérience s'est mieux passée forcément, vu que j'étais depuis longtemps dans le magasin. J'ai vite compris ce qu'ils me demandaient de faire, même les clients. [...] J'étais plus habitué, je connaissais mieux le magasin. Donc, je me sentais bien, je me sentais à l'aise à mon stage. »

Elmin :

Du coup, de faire deux fois le stage dans la même entreprise, ce n'est pas quelque chose de gênant ?

Non, c'est mieux. Je préfère en fait. Déjà, comme c'est compliqué un peu en Allemagne, de parler, je veux pas dire de se faire des amis mais de pouvoir parler pas vraiment du boulot avec des personnes, cela va être toujours mieux en France, enfin pas mieux, mais plus facile, comme on connaît la langue, alors changer d'entreprise à chaque stage, c'est plus compliqué. Si je pouvais faire tous les stages au même endroit, je les ferais dans mon entreprise à Bötzingen.

La motilité n'apparaît pas comme une compétence immédiatement transposable à d'autres situations. Bien au contraire, à ce stade du moins du cycle de vie de ces jeunes, la mobilité est une expérience ponctuelle, souvent difficile, une situation de déséquilibre qu'il convient de restaurer au plus vite par le recours à de nouvelles habitudes. En réitérant l'épreuve, les individus gagneront sans doute en savoir-faire et en assurance, mais ces observations invitent à considérer la motilité comme une posture qui rend des projets possibles, mais toujours coûteux à réaliser, plutôt qu'une compétence définitivement acquise par un apprentissage adéquat.

III. Gérer la distance, ce que la mobilité fait aux rapports affectifs

Le stage modifie en profondeur le rythme quotidien et hebdomadaire des lycéens, surtout celui des « électros » de Pulversheim qui ont résidé en semaine en Allemagne.

La mobilité et l'expérience xénologique qui lui est associée provoquent ainsi une importante reconfiguration des liens sociaux et affectifs. Les relations s'affaiblissent avec certaines personnes (par exemples les amis du quartier ou du village), se renforcent avec d'autres (en particulier les camarades de classes avec qui ils partagent une aventure commune), d'autres prennent temporairement de nouvelles formes, comme les liens avec les parents et la proche famille.

La PMSMP en Allemagne, comme le parcours Azubi-BacPro est parfois aussi l'occasion de renouer des liens avec des membres éloignés de la famille.

Les parents

La relation aux parents reste centrale, elle est même renforcée lors des premiers jours de mobilité ou de séjour en Allemagne. De manière générale, les parents sont très investis dans la PFMP de leurs enfants en Suisse ou en Allemagne, celle-ci étant vécue comme une aventure familiale : ils viennent en repérage en pays de Bade, installent leurs enfants dans les *Ferienwohnungen*, leur laissent un stock de produits alimentaires, cherchent avec eux les horaires de bus et de train ou les accompagnent vers la Suisse quand ils sont eux même travailleurs frontalier, etc. Les connaissances et savoir-faire permettant la mobilité sont acquises et distribuées de manière collective, à l'intérieur et à l'extérieur de la famille : on a pu noter un renforcement des solidarités entre familles pour accompagner directement ou à distance leurs enfants.

Les communications téléphoniques sont à la base du maintien du lien parents-enfant, dont l'intensité est aussi fortement dépendante de l'âge du stagiaire.

Dimitri, qui a « le temps long » sans sa famille, reçoit quotidiennement au retour du travail un appel de sa mère pendant une quinzaine de minutes : « Elle veut vraiment m'entendre, mon père, il s'en fout, mais ma mère elle veut vraiment savoir comment je vais, ce que j'ai fait, si cela m'intéresse, si je suis bien, tout ce qui est... Voilà, pour mon confort. [...] j'ai le temps d'expliquer ce que j'ai fait aujourd'hui, comment cela s'est passé et de dire que je suis fatigué ! [Sourire] »

Ozan, qui proclame un brin provocateur « je suis un fils à papa » communique plusieurs fois par jour avec sa famille, il appelle ses parents au moins à midi et le soir :

« Ben je leur disais ce qu'il se passait, qu'est-ce qu'on faisait... Qu'est-ce que j'avais mangé, qu'est-ce qu'on allait faire... Parler 5-10 minutes.

A chaque fois ?

Le matin, le midi et le soir. Et des fois je les appelais même sur Skype avec mon téléphone. [...]

Il n'y a pas eu vers la fin où tu appelais moins, parce que bon...

Si. Les deux premières semaines j'appelais beaucoup mes parents, Mais à la fin, je me suis dit « de toute façon je vais rentrer, autant profiter avec les amis, que appeler les parents ». Et puis voilà, j'appelais de moins en moins les parents.

Et eux ne s'inquiétaient pas ?

Non, ils me faisaient confiance. »

Le cout des communications transfrontalières peut être un obstacle (le *roaming* gratuit n'était pas encore généralisé), comme pour Enes qui, contrairement à Ozan, a un budget limité pour rester en contact avec sa famille.

Comment gardais-tu le contact avec ta famille ?

J'appelais par téléphone. Des fois on allait manger au Doner, il y avait la wifi là-bas. Cela nous permettait d'appeler gratuitement. Parce quand on prenait l'abonnement, c'était 60 mn d'appel et 60 SMS. Enfin pour moi. C'était assez cher.

Tu appelais qui alors ?

Mes parents, ma famille, quoi. Mes grands-parents. Ils habitent à Paris [il est très proche de ses grands-parents].

Très concrètement, tes parents tu les appelais tous les jours ?

Non, pas tous les jours. Tous les deux jours, parce que je n'avais pas beaucoup de temps d'appel.

C'est toi qui appelais ?

Oui, car pour eux cela faisait du hors forfait.

Cela durait longtemps un appel ?

Dix minutes, entre 5 et 10 minutes.

C'était ton père ou ta mère ?

Les deux, ils se passaient le téléphone.

Il n'y en a pas un qui était plus inquiet que l'autre ?

Si, mon père. Il était content que je fasse mon stage en Allemagne. [...] Il m'appelait le soir vers 5 h quand je prenais mon train pour voir si cela allait bien, si je n'avais pas de problème, si je suis tout le temps rentré à la maison. Pas tous les jours, mais certains jours, parce que... C'était surtout le temps, il voyait qu'il y avait un mauvais temps, et il essayait de m'appeler pour voir si cela va, si mon train était pas en retard ou des choses comme ça. Et le soir j'appelais vers 20 h, parce que ma mère elle travaille du soir, quand elle rentrait j'essayais d'appeler à ce moment-là, comme ça je peux parler aux deux en même temps et pas appeler une fois mon père et puis rappeler une deuxième fois.

Donc ils s'inquiétaient un peu quand même...

Oui, quand même.

[...] Mon père appelait quand il voyait que je ne l'appelais pas. Donc, il voulait savoir des nouvelles ou... C'était surtout la première semaine, il m'appelait beaucoup pour savoir en fait comment cela se passait. Après, la deuxième semaine, c'était plus moi, je l'appelais.

Ces appels s'espacent au fur et à mesure que les jeunes gagnent en autonomie et que les parents sont rassurés sur la bonne marche du stage et du séjour.

Les jeunes d'un milieu social plus élevé manifestent plus de distance avec leurs parents, comme Clément qui se contente d'envoyer un texto quotidien.

Du coup à tes parents, tu envoies juste un petit texto ?

Je leur raconte la journée, je leur raconte comment cela s'est passé, s'il y a eu des problèmes, etc. Voilà, après, cela suffit.

Des textos un peu longs quand même ?

Non, même pas. Juste leur dire de ne pas s'inquiéter, c'est tout. [...]

Donc t'est pas en vocal avec eux, quoi.

Si, un peu, mais ils aiment pas trop. Mon père aime pas trop et ma mère, si je commence à l'appeler [il fait la moue], j'en ai pour une journée !

Les amis

S'il tend à renforcer la relation avec les parents, le stage en Allemagne vient perturber les relations avec les amis, entraînant une différenciation entre amis proches et simples camarades. En Allemagne et durant la période de stage où ils sont très absorbés, les jeunes entretiennent des liens faibles avec leurs amis ordinaires et réservent leurs récits et confidences pour leurs amis plus intimes.

Dimitri semble ainsi avoir resserré son cercle de relations durant le stage :

« Je discute [avec des copains] via le wifi, parce que je me verrai mal appeler tous les soirs cinquante copains pour leur dire voilà, les potins habituels, je préfère parler maintenant à deux-trois potes sur le wifi, Facebook, Messenger, Snapchat et voilà.

Et là tu as un peu sélectionné, tu as moins de copains que tu tiens au courant au jour le jour ?

Là oui, c'est clair. Mes quatre potes quoi, je leur dis tout, le reste un peu moins, parce que voilà, j'y pense pas forcément à envoyer un message à telle et telle personne, alors que dans l'appartement j'ai quatre potes à qui parler.

Quand tu es chez toi, tu as plein de monde, tu as pas mal d'amis ?

Quand je suis chez moi, je sors, je suis avec 25 potes, on va jouer au foot, voilà.

Alexy en navette quotidienne vers Breisach, ne peut guère se connecter en journée, il envoie des textos pour donner rendez-vous à des amis proches à la sortie du bus en rentrant le soir. Ce n'est qu'une fois et chez lui le soir, qu'il communique plus largement en ligne grâce à la wifi, via Facebook, Instagram, Tweeter, Snapchat.

Johane entretient dans le bus une relation de basse intensité avec des amis proches et des camarades, en particulier par texto.

Qu'est-ce qu'on se dit quand on est dans les transports ?

La plupart du temps, c'est « tu fais quoi ? », « ça va ? C'est simple, ouais...

C'est juste pour dire « on est là », « bon courage » ?

Oui, c'est ce genre de choses.

Il n'y a pas de grandes discussions, commencé la veille sur un sujet personnel ou « philosophique » ?

Non, non. Pas de grandes discussions.

Pour les jeunes de Pulversheim, qui ne retournent chez eux que le weekend, les liens avec les amis du quartier ou des clubs sportifs locaux se distendent, tandis que se renforcent ceux avec les camarades de classe qui vivent également l'aventure frontalière. Ils ont créé un groupe Facebook des « Azubis », comme le raconte Clément :

« C'est avec eux qu'on discute, donc dans le groupe on raconte des fois... voilà on garde le contact avec les autres qui sont en Allemagne. C'est une aventure qu'on vit tous ensemble, même si on est séparé, on la vit quand même tous ensemble.

Là, vous communiquez comment ?

Avec Facebook, ou avec les messages pour ceux qui peuvent... Tout ce qu'on peut. [Avec la vidéo de Facebook], on avait un pote, parce qu'il était tout seul, parce qu'il y avait un problème avec son colocataire, après on prend des nouvelles comme ça.

Cette première expérience professionnelle, renforcée par les contraintes induites par la mobilité, amène les jeunes à gérer différemment leurs relations amicales, à hiérarchiser de manière plus claire leurs attachements, en les distribuant en « liens forts » et « liens faibles », si l'on reprend les termes de Mark Granovetter. Dans quelle mesure la mobilité outre-Rhin peut-elle véritablement créer de nouveaux liens faibles dans les régions voisines ? Seul un retour sur la population enquêtée dans deux ou trois ans permettra d'en avoir un aperçu. Il semble que la mobilité transfrontalière concentre les socialisations individuelles sur la sphère familiale au détriment des autres espaces sociaux de l'espace résidentiel, une part importante du temps étant absorbée par le travail et le déplacement¹³.

Le petit copain/la petite copine

Le sujet est délicat pour les jeunes qui n'ont pas tous de relation « de couple » ou la vivent sur le mode des commencements (ils ont 16 ou 17 ans). La relation amoureuse apparaît difficile à impliquer dans l'aventure frontalière et vient même parfois la contrarier.

Clément a une petite amie depuis longtemps, mais elle habite Colmar et il n'a pas véritablement cherché à partager cette expérience du stage à l'étranger avec elle, qu'il a vécu « avec ses potes ». Il l'appelait tous les jours par téléphone mais il s'est contenté d'aller la voir le weekend, comme d'habitude et n'a pas cherché à la faire venir en fin de semaine à Neuenburg, la période hivernal durant laquelle a eu lieu son stage en Allemagne lui semblant peu approprié.

Il n'y a pas eu la possibilité de découvrir ensemble comment c'est ici ?

¹³ Voir sur ce point dans la Grande Région SaarLorLux, Belkacem et Pigeron, 2012, en particulier les contributions de C. Bolzman et S. Charpentier & P. Gerber.

Après, cela aurait été en été, oui, parce que là il fait froid et tout. Genre, nous quand on rentre du boulot, on est crevé, donc on fait pas grand-chose et le WE on a juste envie de rentrer chez soi, parce que comme il fait nuit, on ne peut rien faire, après rester un WE ici, on n'en profiterait pas assez.

Dimitri, qui contrairement à Clément a gardé beaucoup de lien avec ses parents qu'avec sa copine, à qui il envoyait seulement des textos « pour lui dire qu'il va bien ». Elle habite à deux kilomètres de chez lui et d'habitude, il va fréquemment la voir avec sa mobylette. Pourtant, il dit avoir souffert de cette séparation :

Ma mère, ma copine, c'est indispensable, alors que le reste maintenant, ils me manquent quand même, mais moins que... voilà.

Parce que ta copine tu la vois presque tous les jours ?

Voilà, c'est ça.

Et elle c'est pas trop dur ?

Si, si. Mais bon après, je me dis que je suis obligé de le faire pour ma formation, pour ma scolarité, pour pouvoir l'achever, avoir mon diplôme franco-allemand.

Dans le cas de Lara, la relation affective a été un vrai frein à l'investissement dans la PFMP. Alors qu'elle montrait peu d'enthousiasme pour le dispositif Azubi-Bac pro et qu'elle estimait avoir été quasiment contrainte de l'intégrer, il apparaît au fil de l'entretien que la principale raison de ce rejet est la distance mise avec son petit ami. Celui-ci est lycéen à Colmar dans une filière générale, il apprend l'espagnol et non pas l'allemand, et Lara ne veut pas le laisser trop longtemps seul, comme si elle habitait déjà plus ou moins avec lui. En terminale, après la rupture avec ce garçon, Lara apparaît plus disponible pour les voyages en Allemagne et un avenir professionnel en dehors de Colmar

La communication numérique durant les déplacements

Durant le temps de transport lui-même, les outils numériques ont semblé peu utilisés pour garder le lien avec les proches. Les raisons en sont techniques (absence de réseau), financières (cout des communications et des forfaits européen – la mise en place d'un « vrai service européen de *roaming* gratuit a été ultérieur à la période d'enquête) ou sont liées à des questions d'horaires (les transports du matin ont lieu très tôt, à un moment peu propice aux interactions).

Lors de leurs déplacements en Allemagne, les « électros » n'avaient pas accès à l'internet ou au réseau téléphonique par la G3 ou G4 (abonnement onéreux). Pour les Colmariens, qui faisaient pourtant le principal de leur trajet en France, les contacts sont brefs, plus phatiques que narratifs, avec une prépondérance des messages écrits destinés à signifier la permanence du lien avec les proches, comme l'explique Alexy :

Donc pendant les transports, beaucoup de discussion avec les copains, pas de textos ?

Les textos en Allemagne, c'est impossible !

Oui, mais dans le bus en rentrant ?

Du côté français oui.

Tu fais quoi avec ton téléphone portable ?

Bin, j'écris à mes amis, à ma mère....

Pour leur dire quel genre de truc ?

« Ca y est, j'ai fini ma journée » ou « comment ça va ? Tu as passé une bonne journée ? » Parce que ne pas se parler durant une journée, c'est inconcevable ! Sauf avec mes amis.

C'est prendre le contact, sentir s'ils se sentent bien ?

Oui c'est ça.

Est-ce que tu arrives à raconter une petite histoire, une anecdote par écrit ?

Par sms ?

Oui.

Pas vraiment. C'est la routine « salut, ça va, tu fais quoi ? »

Ou « j'ai un truc à te raconter ? »

Non, on se demandait juste « tu finis à quelle heure ? » et elles [ses copines] me disaient leurs heures. Et puis on se rejoignait en ville, pendant 5-10 minutes.

Lara est moins orientée vers la fonction phatique du portable, elle semble plus ouverte sur l'extérieur et « l'actualité » grâce à son « fil d'actus » Facebook.

Dans le bus à part dormir, tu faisais quoi ?

Bin rien, j'étais sur mon téléphone.

Alors sur le téléphone on fait quoi quand on est comme ça dans le bus ?

Bin, on va sur Facebook, on fait des trucs de jeunes, quoi, je ne sais pas !

Les choses de jeunes, justement je ne les connais pas trop... Tu gardes le lien avec qui, quand tu es sur FB durant les transports ?

Bah, je sais pas, avec tout le monde. C'est souvent des pages [« institutionnelles »] qui mettent des trucs sur Facebook, donc je ne sais pas forcément qui c'est.

Cela m'intéresse de savoir quel type d'amis. C'est des copains, des amis intimes, tu vois ?

Ca dépend, cela peut être des amis du lycée, cela peut-être aussi des amis de classe mais ce n'est pas forcément, quand je vais sur FB, pour parler à quelqu'un, c'est pour regarder mon fil d'actualité. [...]

Et ça d'arrive de poster des choses comme « là je suis dans le bus » ?

Non. J'aime pas raconter ma vie, non.

Le cliché de l'ado accroché à son portable à chaque moment creux de sa vie quotidienne n'apparaît pas justifié durant la mobilité transfrontalière, peut-être parce que le déplacement vers un autre pays détache l'attention des jeunes de leur canton d'existence habituel et que ce qui est vécu outre-Rhin, à la fois inédit et prenant, les renvoie à eux-mêmes plutôt qu'à leur sociabilité habituelle. La PMSMP en pays germanique est à ce titre une épreuve qui est vécue de manière autonome, seul ou dans le proche cercle des camarades de classe qui vivent en même temps cette expérience.

IV. Altérité et épreuve initiatique

Le passage de la frontière (de même que, pour les « électros », le déménagement temporaire en Allemagne) accentue le dépaysement ressenti par les jeunes, brouille leurs repères habituels, les sépare de leur famille et les confrontent à d'autres personnes et manières de vivre. En stage, les jeunes expérimentent le monde du travail, qui leur est encore mal connu, ils doivent s'exprimer dans une langue qu'ils ne maîtrisent pas, l'allemand, ils sont contraints aussi de s'adapter à des mœurs légèrement différentes. La mobilité n'est pas seulement géographique et temporelle, avec une absence sur son lieu habituel de vie, mais aussi culturelle, dans la mesure où l'individu doit se confronter à l'altérité.

La PFMP en Allemagne s'apparente ainsi à un rite de passage, tel que les ethnologues les ont étudiés depuis Arnold Van Gennep¹⁴. L'individu est séparé de son groupe d'appartenance et de la situation prévalant antérieurement (la famille et la classe de lycée) pour être mis en marge (dans l'entreprise allemande et le *Ferienwohnung*) de façon à être ensuite réintégré dans le groupe avec un nouveau statut (celui de « travailleur transfrontalier », symbolisé par l'obtention du Bac « Azubi-BacPro »).

A la différence des sociétés traditionnelles où les rites de passage sont très codifiés et institutionnalisés, les sociétés contemporaines proposent des rites de passage plus souples et malléables¹⁵, souvent produits de façon collective et expérimentale de façon à compenser les dérégulations entraînées par l'individualisme et l'affaiblissement des relations sociales. L'Azubi-BacPro, et en particulier le moment de la PFMP en Suisse ou en Allemagne, peut être considéré comme une forme contemporaine de rite de passage. Par certains aspects, l'expérience de vie commune en *Ferienwohnung* pour les « électros » rappelle aussi le « banga » des sociétés comoréennes, lieu de transition entre l'enfance et le monde adulte¹⁶.

L'épreuve physique

Dans la plupart des rites initiatiques traditionnels, il est demandé aux jeunes des épreuves physiques, qui peuvent même parfois être douloureuses, pour marquer leur passage d'un état à un autre mais aussi s'assurer de leur maturité.

Nous l'avons vu précédemment, les PFMP en Allemagne et en Suisse exigent un fort engagement physique de la part des lycéens, parce qu'il faut travailler toute la journée, mais aussi parce qu'il faut se lever tôt, supporter la longueur

¹⁴ Arnold Van Gennep, 1909, *Les rites de passage*, réédition augmentée, 1969, Mouton and Co et Maison des sciences de l'Homme, Paris, 2011.

¹⁵ Fellous Michèle, 2001, *À la recherche de nouveaux rites. Rites de passage et modernité avancée*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales ».

¹⁶ Airault, 2017.

des trajets, gérer le stress dû à la méconnaissance des réseaux de transports ou des impondérables des transports publics, bref, « tenir le rythme » du stage.

Tous les jeunes expriment l'effort physique fourni, la fatigue endurée mais aussi la satisfaction d'avoir surmonté l'épreuve. Ce sentiment d'avoir vaincu la difficulté est une composante essentielle du rite de passage.

Ozan :

Tu avais beaucoup de temps de transport ?

C'était l'entreprise qui venait me chercher. Il fallait que je suis devant la porte à 6 h du matin, histoire que je me lève, que je prépare, cela durait une heure, c'était dur.

Il fallait se lever !

Oui, à 5 h. On se couchait aussi tard le soir !

Et t'as tenu le coup quand même ?

Oui, j'ai tenu le coup.

Elmin :

« Dans l'entreprise où j'étais, [...] ils ont été surpris quand ils ont entendu que j'étais à Bad Krozingen, ils m'ont demandé « comment tu te déplaçais pour venir ? » Quand je leur ai dit que j'avais une heure et demie de train, ils ont dit que c'était un truc de fou, il y avait des pères de famille qui ne se sont jamais levés à 5 h du matin pour aller travailler ! Ils ont dit "toi, tu as 16 ans, tu te lèves à 5 h du matin, il faut vraiment avoir du cran..." »

Valentin, en stage à Bâle rentre le soir fatigué, mais avec un nouveau regard sur l'attitude de son père : « on bosse plus et on doit parler allemand, ce qui fatigue. [...] Les bouchons le matin, le soir, je comprends maintenant pourquoi mon père est parfois énervé le soir »

L'épreuve spatiale

La mobilité, en particulier transfrontalière perturbe les repères spatiaux habituels. Pour les jeunes, la peur de se tromper, de s'endormir, de rater l'arrêt est permanente, même après les premiers jours où le trajet est découvert et expérimenté. L'épreuve a été plus difficile pour les « électros » résidant en Allemagne que devaient prendre matin et soir les transports en communs pour rejoindre leur entreprise.

A la Deutsche Bahn, l'affichage des trains en gare diffère de la SNCF. Il y a peu d'affichage dynamique sur écran mais de grandes affiches jaunes apposées sur les quais ou dans les couloirs. Le numéro de quai reste le même tout au long de l'année sauf indication contraire annoncée par haut-parleur. Ces annonces, réalisées par une voie synthétique heurtée ou un employé à l'accent badois sont peu faciles à comprendre et il faut bien le dire, assez rares...

Pour contourner la difficulté, certains jeunes comme Elmin ou Enès se fient aux horaires, ce qui n'est pas forcément une bonne méthode, les trains allemands étant souvent en retard du fait de la saturation de la ligne le long de la vallée du Rhin.

Enès :

Une fois je me suis trompé de train, parce que j'avais pris le même en fait, c'était un train qui était en retard, il était passé à la même heure. Et moi habituellement, c'était la deuxième semaine, je ne sais plus, je prenais mon train, je prenais ce train en fait et j'étais parti à Lahr ! C'est à 60 km en fait...

Il s'arrêtait pas !

Oui, il ne s'arrêtait pas. Seulement les grandes gares. Et là l'ouvrier de mon patron, il est venu me chercher... J'ai fait un retour vers Europa-Park...

C'est parce que tu n'arrivais pas à bien lire les panneaux ?

Non, non, c'était le train qui était en retard. Il était sur le même quai en fait, il devait passer avant et je l'ai pris en pensant que c'était le bon.

Il n'y avait pas d'annonce ?

Non. Il s'est arrêté à Freiburg, là j'ai eu quelques doutes quand même, c'était pas le même train, je voyais des sièges qui étaient en cuir et tout, je me disais « c'est pas possible ! » [il rit]

C'est pas trop difficile les transports en Allemagne ?

Disons qu'il faut s'habituer, mais quand on prend tout le temps le même train ça va.

Guillaume a raconté s'être perdu à Bâle car deux lignes de tramways différentes avaient le même terminus. Même avec l'habitude et un début de familiarité avec les réseaux allemands ou suisses, les transports restent une épreuve. Clément, plutôt sûr de lui et parlant bien l'allemand, exprime plusieurs fois en entretien son angoisse de se tromper ou de s'égarer : « prendre un bus, un train, savoir où je devais aller, si je ratais l'arrêt, j'étais foutu. »

Réflexion sur le récit et l'espace : une mise en relation narrative plutôt que cartographique

Dans les propos des jeunes, le déplacement est restitué par un récit où les actions et les émotions (c'est-à-dire les expériences) s'enchaînent beaucoup plus que par la visibilisation d'un point qui se déplacerait sur une carte. Le voyage est rythmé par le temps, séquencé par les ruptures de charge plutôt que représenté comme un déplacement dans l'espace abstrait d'une carte qui serait censée être l'image ou la projection de la réalité du terrain. Le facteur temps, notamment les horaires des correspondances ou la durée subjective des trajets, semble ainsi plus important que le facteur espace. La mobilité est d'abord affaire de patience, et durant cette expérience temporelle contrainte, il est possible de mettre en relation différents espaces avec son propre corps, de façon plus ou moins active.

Valentin dit avoir le sens de l'orientation. Il se repère avec le Nord, Sud, avec des bâtiments spécifiques, des rues particulières, il explore à pied, et fait aisément des relations entre les quartiers, les lignes de tram. A Bâle, il arrive à caler le « plan officiel » de la ville sur l'espace vécu mais en partant de son expérience et des liaisons qu'il peut faire entre repères urbains. « En passant dans cette rue, je repère un endroit et je sais que ça et ça, ça fait concordance ». Une fois il a pu repérer une ligne de bus qui passait dans un endroit qu'il a reconnu, il a pu le prendre.



Carte du réseau de bus et trams bâlois

Clément considère ses trajets non pas comme le déplacement d'un petit point sur une carte mais plutôt comme un enchaînement d'action : « Comme je suis prévoyant, c'est plutôt un enchaînement d'actions. Je préfère bien prévoir les choses pour savoir si elles vont bien se passer. Du coup, je préfère prévoir s'il y a tel ou tel train, je suis vraiment minutieux sur ce point-là. J'ai peur de me perdre alors je préfère savoir si ça correspond à ça et ça à ça, et voilà. »

Parmi les référentiels utilisés pour gérer ses déplacements en situation inédite¹⁷, le référentiel égocentré reste prépondérant (on pense à Elmin sur son quai de gare de nuit, agrippé à sa fiche d'horaire ou à la mise en rapport par Valentin des rues, des bâtiments et des places à Bâle), articulé avec le référentiel hétérocentré, réduit dans un premier temps à des trains et des bus, puis ultérieurement élargi à d'autres habitués des transports en communs, à des éléments de décoration des véhicules.

L'espace arpenté est beaucoup plus celui de la géométrie affine (celui des alignements, des parallèles et des intersections) et non la

¹⁷ Voir Alain Berthoz, "Les stratégies cognitives des voyageurs dans la gestion des déplacements et des espaces" et les notes du FVM sur sa conférence demander la date, voir aussi le Snes du mouvement, 1997.

géométrie euclidienne des longueurs et des angles. En ce sens, le référentiel allocentré, c'est-à-dire cartographique est peu mobilisé par les jeunes. Comme le souligne Alain Berthoz, « la mémorisation des trajets et des espaces passe par l'expérience. C'est en action que l'on apprend à se déplacer dans un espace : bouger son corps ou simuler un déplacement aide énormément à le mémoriser. On code à la fois l'espace, les événements qui s'y déroulent et des détails : quand on se déplace, il se passe des choses et cela favorise la mémorisation des lieux traversés. Les émotions facilitent la mémorisation. »¹⁸

En ce cas d'espèce, les émotions sont liées au stress du déplacement en terrain inconnu, et le passage par la carte comme moyens de s'orienter et de se rassurer n'a guère été évoqué, comme si savoir lire une carte était autre chose que de se déplacer pour arriver à bon port...

La reconfiguration rapide des routines à partir des déplacements et de l'appropriation des espaces invite à prendre au sérieux le « tournant anthropologique » présenté par Müller-Perlzer qui met l'accent sur l'importance du corps et de l'expérience corporelle dans l'élaboration des référentiels, représentations et « significations »¹⁹. Dans le débat sur la formation de nos représentations cognitives de l'espace, l'hypothèse de Z. Pylyshin (1981) serait donc à privilégier, « selon laquelle les représentations mentales sont de nature conceptuelle et propositionnelle, ce qui a pour conséquence de considérer que les représentations cognitives de l'espace ne sont pas bidimensionnelles, comme des cartes ; elles sont plutôt des descriptions verbales de l'espace » (Cauvin, 1999, §8), on pourrait même dire des « perceptions physiques et sensorielles de l'espace ».

Le faible recours des jeunes à la carte (sauf lors de l'étape de préparation du trajet, faite d'ailleurs de manière peu efficace, semble-t-il) et la façon non spatiale dont ils rendent compte de leur déplacement, invitent à repousser la position contraire de S.M. Kosslyn (1980) selon lequel « la représentation cognitive de l'espace est "comme une image" (*as a map*), c'est-à-dire bidimensionnelle, et analogique. Les configurations cognitives seraient alors "comme des cartes" » (Cauvin, *ibid.*). Plus qu'une carte, la mobilité serait d'abord une pratique corporelle, éventuellement verbalisée sous forme de récit, selon une perspective proche de Paul Ricoeur, selon lequel le langage et son actualisation dans le récit sont les modalités structurantes de l'expérience humaine.

Nous avons déjà noté que la motilité acquise n'apparaît pas être à proprement parler une compétence, c'est-à-dire un savoir-faire bien identifié, explicite et transférable, mais plutôt un ensemble d'expériences qui aguerrit le sujet et

¹⁸ Berthoz, 2015, p. 4.

¹⁹ On peut néanmoins critiquer l'usage galvaudé du terme « tournant », forme de marketing scientifique – Marcel Mauss parlait déjà des « techniques du corps »...

renforce la confiance qu'il peut avoir en lui-même face à des situations nouvelles. D'autres enquêtes vont dans le sens d'une déconstruction de la notion purement instrumentale de la mobilité pour la considérer plutôt comme un processus expérimental toujours rejoué qui peut avoir des effets durables sur les savoir-être plus que sur les savoir-faire. Un tout récent rapport sur le lien entre motilité et insertion professionnelle et sociale note que « ce n'est pas tant la motilité et l'évolution de motilité qui vient aider à l'insertion professionnelle et sociale mais tout ce travail de nature sociale qui est réalisé autour de l'apprentissage des mobilités. Car, sans même avoir obtenu le permis de conduire, on observe des évolutions importantes quant au sentiment d'inclusion sociale et de confiance chez les publics interrogés. » (Vincent-Geslin et alli, 2018, p. 114).

Dans le même temps, devant des espaces inconnus, le risque de se perdre et d'errer est toujours présent, ce qui donne à ceux-ci une irréductibilité de leur altérité qui, sans doute, permet justement la refondation permanente du sujet dans la mise en danger de lui-même. Si la mobilité peut être routinisée, la motilité reste un processus.

La langue

La différence de langue vient accentuer la distance entre domicile et lieu de stage. Elle participe à un « étrangement » de l'expérience et renforce sa dimension d'épreuve initiatique.

Peu compétent en allemand, les jeunes ont exprimé leurs difficultés à comprendre et s'exprimer les premiers jours de stage.

Dimitri a travaillé sur un chantier avec des collègues allemands peu aidant : « Dans un premier temps, je recevais les consignes. Ce que je ne comprenais pas, j'essayais de faire des rapprochements avec d'autres mots et tout ça. Si vraiment je ne comprenais pas je demandais... Soit Google traduction soit... voilà. Ils me prenaient pour un taré. Si par exemple ils me disaient « cherche moi une scie » et que je ne savais pas comment cela se disait, ils faisaient le geste [il montre quelqu'un en train de scier son cou] et voilà ! »

Clément raconte comme les autres salariés de l'entreprise l'évitaient. « Au début, les gens n'osaient pas venir nous parler. Ils disaient "bonjour", "bon appétit" et des trucs qu'on dit quand on ne connaît pas les personnes mais sinon, ils ne venaient pas nous adresser la parole. De temps en temps, quelqu'un venait nous parler, mais sans plus, quoi. *Donc ils avaient peur de ne pas pouvoir te comprendre, te répondre, c'était ça ?*

Oui, je pense qu'ils avaient peur que je ne comprenne pas ce qu'ils disent et que du coup ils parlent dans le vent et voilà, ce peut être gênant, quoi. »

Johane explique la difficulté de comprendre les mots usuels des clients de son magasin de papeterie (par exemple, la marque principal de ruban adhésif est « Tesa » et non « Scotch ») et de parler toute la journée en allemand.

C'est quand même gênant, enfin toute la journée...

C'est gênant pour l'oreille, pour la cervelle ?

Oui quand même pour la cervelle, parce qu'après il faut se reformuler toutes les phrases et tout ça !

Cela fait une gymnastique, quoi.

Oui.

Et c'est pas agréable comme gymnastique ?

Heu, ça dépend. Des fois cela m'énervait plus que d'autres jours. Cela dépend vraiment.

Lorsque le collègue d'Ozan vient le chercher en camionnette à 6 h du matin, celui-ci est peu liant et « froid ». Ils écoutent la radio sans rien dire. La communication est rendue difficile par la faiblesse en allemand d'Ozan et le sentiment de malaise est renforcé par la proximité physique avec un inconnu, d'âge, de langue et de culture différente, par l'absence de maîtrise des codes pour gérer la situation. Il s'est senti sur la touche, « un peu égaré ». Ce type d'épreuve vécu par Ozan n'est peut-être pas sans relation avec ses maladies à répétitions : il a été malade quatre jours, « des petites gastros » qui lui permettent de rentrer dès le jeudi chez ses parents...

Progressivement, au fil des jours et des stages, souvent effectué une deuxième fois dans la même entreprise, les élèves français apparaissent plus à plus à l'aise, décontractés, ce qui facilite la communication, car l'étranger devient plus familier et perd ainsi son caractère déroutant. L'appropriation d'un nouvel espace social, linguistique et culturel n'est cependant pas facile pour des jeunes qui ont tout juste 16 ans et sont encore très peu sûrs d'eux-mêmes.

Clément :

« A la fin, c'était plutôt bien. [...] les gens me regardaient autrement, donc ils me parlaient un peu plus, ils venaient vers moi. Les gens venaient me parler, me poser des questions sur ce que je faisais, d'où je venais et plus de choses comme ça.

En allemand j'ai aussi mieux appris, donc je parlais plus allemand qu'au début. Donc j'ai moins de problème à parler aux gens et les gens ils avaient moins de problèmes aussi à venir me parler, parce qu'ils voyaient que je commençais aussi à comprendre, que je prenais l'habitude de l'entreprise. »

Comme pour « l'effort transport », ici aussi la reconnaissance du milieu d'accueil est importante. Ainsi Clément se dit « assez fier » d'avoir pu expliquer en détail sa formation française au lycée de Pulversheim à des personnes qui lui avaient demandé des explications à ce sujet. Il devient ainsi un médiateur entre les deux mondes.

« J'ai réussi à expliquer en allemand tout ce que je faisais au lycée, notre formation, à deux ou trois reprises. Donc cela montrait que j'avais quand même un petit niveau d'allemand, « quand même je ne suis pas nul, quoi », j'arrivais quand même à me débrouiller. J'avais dû tout leur expliquer en allemand et du coup ils se sont rendu compte que c'est super complet au niveau des stages, au niveau du travail. Et la

formation en elle-même leur a aussi plu. Ils ont expliqué comme quoi ils prendraient peut-être d'autres apprentis français. »

Johane est plus à l'aise après le deuxième stage :

Au niveau de la langue, tu as senti des progrès ?

Oui, j'arrivais mieux à formuler mes phrases. Et le vocabulaire, je connaissais de nouveaux mots. [...]

Est-ce que tu t'es habituée à la musique de l'allemand ? Tu disais que c'était un peu pénible de parler toute la journée en allemand ?

Bin ça va, une fois qu'on est habitué, cela ne me dérangeait plus d'entendre parler allemand.

Tu te sentais moins fatiguée cette fois ?

Oui, forcément, à partir de la moitié du stage, je me sentais moins fatiguée qu'au tout début, c'est normal.

Vivre à l'écart dans un « banga collectif »

Dans les îles des Comores comme Mayotte, les adolescents masculins aménagent une petite maison d'une pièce en dehors de l'enclos familial mais à une distance raisonnable pour leur permettre de prendre leurs repas ou faire leur toilette dans la maison parentale. « L'adolescent acquiert ainsi une autonomie valorisante tout en restant sous contrôle maternel »²⁰. L'espace est aménagé selon la fantaisie du jeune garçon (affiches de vedettes, simulacres de ventilateur ou de téléphone, nom du « château » inscrit en lettres d'or sur la porte) et lui permet de vivre des relations privilégiées avec ses amis et de se lancer dans un début de vie affective (le banga est le « piège à filles » qui débouchera plus tard sur le mariage et la fondation d'une famille).

Pour les lycéens de Pulversheim qui ont habité ensemble en semaine en Allemagne, cette expérience s'est approchée du banga, moment initiatique et étape importante vers l'autonomie et l'âge adulte. Très concrètement, les jeunes garçons ont quitté leur famille, pour vivre en groupe de pairs pendant plusieurs jours. Ils ont dû s'organiser par eux-mêmes pour faire les courses, prendre en charge les tâches ménagères, bref, se débrouiller pour leur vie quotidienne. Ces lieux détachés du cocon familial sont appropriés collectivement et il s'y organise une vie communautaire entre pairs qui accompagne la prise d'autonomie - le passage dans un « autre monde » ne peut se vivre trop brutalement et de façon isolée. Il n'a pas été question pour eux (malgré les fortes incitations des enseignants) à vivre cette expérience de déracinement seul.

Le séjour à l'étranger accentue l'épreuve : « Il fallait lire les consignes en allemand, alors quand pour les hamburgers, pour savoir combien de temps il fallait les mettre au four, il fallait quand même savoir lire ! » (Clément).

A la façon du banga, Enès a aménagé l'espace en apportant un téléviseur de chez lui « car la télé était trop petite dans l'appartement, je ramenaient la télé chaque WE, car je n'avais pas confiance, à cause des vols. » Destiné à regarder les matchs de foot mais surtout à jouer à la Play station, l'écran de télévision

²⁰ Ayrault (2007), p. 148.

est un objet familier, rapporté dans le nouvel environnement depuis le foyer afin d'y recréer une centralité rassurante.

Clément insiste sur le renforcement des liens entre copains et l'apprentissage que suppose la gestion du temps (console vidéo, sommeil) et l'organisation collective des tâches de l'entretien de soi (cuisine, tours de douche) : « La semaine on doit se débrouiller, on se lève, il y en a qui n'arrivent pas à se lever, il y en a qui prennent la salle de bains pendant des demi-heures, pendant des heures [rires]. »

Dimitri :

Et puis je ne suis pas habitué à vivre dans un appartement comme cela à quatre, quatre jeunes, moi j'ai l'habitude d'être sous la responsabilité de mes parents... Alors que là, on est vraiment lâché dans la jungle quoi...

Dans la jungle ?

Avec Anthony oui !

Maintenant c'est toi qui es responsable de tes camarades.

Je suis baby-sitter !

C'est toi qui fais à manger, la dernière j'ai vu...

Oui, mais on se relaie, c'est pas que moi.

Les jeunes, en dehors du regard parental, trouvent leurs propres limites, comme le raconte Elmin :

Dans un autre pays, pendant une semaine, on doit se faire à manger, on est tout seul, y'a personne dans l'appart, c'est quand même une responsabilité, je pense, de rester comme ça... On pouvait faire ce qu'on voulait, en vrai, on pouvait sortir jusqu'à deux heures du matin, je pense, si on voulait, ça y a pas de problème !

[...] On devait nous-même se dire, « ouais, c'est temps d'aller se coucher », « parce que demain on travaille »...

Et vous arriviez à arrêter la Play station pour aller vous coucher ?

Oui, on y arrivait ! [...] Mais sinon on s'endormait vers minuit tous les soirs, on n'arrivait pas avant.

Ozan, le « fils à papa », reconnaît que sa famille lui a manqué, tout en reconnaissant l'inéluctabilité de la coupure avec la cellule familiale :

C'était quoi le plus dur ?

Le plus dur, c'était la famille, oui.

C'est-à-dire ?

Ça manque. C'était dur... parce qu'il n'y avait pas la famille à côté de nous, on se levait tous les matins à 5 h du matin, pour aller travailler, c'était un peu dur les premières semaines mais ensuite on s'habitue.[...]

Oui, parce que au début, tes parents avaient un peu peur que tu...

Oui, fils à maman !

Ils ont été courageux eux aussi de te laisser partir ?

Oui, mais de toute façon, ils allaient me laisser partir... Un jour ou l'autre, il fallait bien que je parte. Un jour ou l'autre je vais bien partir. Cette expérience m'a permis de voir, comme je vous l'ai dit, les difficultés de la vie. [...] J'ai plus grandi en fait. Mûri. Sans mes parents, cela m'a permis de voir la vraie vie en fait, la difficulté de la vie. Que la vie c'est pas simple en fait. Oui. Cela m'a permis de voir ça. En fait

quand on était avec les parents, on avait tout, tout gratuit, alors que maintenant, pendant qu'on était en stage, on avait la difficulté. C'est nous, il fallait qu'on prépare à manger, qu'on range la table, voilà quoi.

Au niveau du budget, tu ne pouvais pas dépenser trop ?

Oui. On avait quoi, 80€ par semaine, il fallait vraiment être limite, hein !

Pour faire à manger ?

Pour tout !

Les loisirs, la nourriture ?

Oui. Vraiment. C'est bien. Cela nous a appris la difficulté.

Ce qui est conquis par cette expérience initiatique semble plus être une meilleure connaissance de soi-même qu'une connaissance de l'autre, qui reste encore superficielle. Ces remarques relativisent le discours récurrent et parfois enchanté des entrepreneurs de l'interculturel sur les vertus du séjour à l'étranger, forcément source d'enrichissement réciproque et permettant la découverte d'une « identité européenne commune ».

La mobilité et l'expérience de l'altérité renvoie d'abord à soi-même, à une forme de réflexivité plus encore que d'ouverture, au sens que chacun souhaite donner de son vécu. Dans une certaine mesure, comme le suggère Julie-Anne Boudreau (in *Mobile/immobile*, 2011), la mobilité, par l'expérimentation et la comparaison, permet de construire sa propre conception de la citoyenneté mais sans que cela ne débouche automatiquement sur une compréhension des autres systèmes normatifs et culturels.

Reconnaissance et valorisation

Le rite de passage, après la période d'épreuves et d'éloignement, se termine par une reconnaissance de la part des adultes du courage voire de la bravoure des jeunes qui changent désormais de statut. Ce moment du retour et la validation par la société de la transformation permise par l'épreuve, est un moment clé de l'expérience de mobilité.

Reconnaissance de l'entreprise

La première instance qui valorise les PFMP à l'étranger est le monde professionnel lui-même, les collègues et responsables d'entreprise des jeunes. La reconnaissance prend plusieurs formes :

Un accueil chaleureux lors du retour du jeune lors du deuxième stage : il fait désormais partie de la « famille de l'entreprise ».

Elmin :

« Quand je suis arrivé là-bas, comme je connaissais déjà du monde, en fait toutes les personnes là-bas, cela s'est passé agréablement quand je suis arrivé. Le patron m'a accueilli encore mieux que la première fois en fait. Il m'a tout de suite proposé d'aller travailler, il m'a pas expliqué ce qu'on allait faire, il a dit "oui, tu peux tout suite aller travailler avec tes tuteurs", c'est passé assez bien. [...] J'avais plus d'autonomie. Les tuteurs avec qui je travaillais me laissaient plus souvent seul sur les chantiers, et ils me disaient « tiens, tu as un schéma, tu fais ça, et ils me laissaient faire et ils partaient, des fois, ils partaient à la boîte pour

chercher quelque chose ou ils partaient pour d'autres raisons, je restais la matinée avec mon schéma et je devais me débrouiller tout seul. »

Johane, Alexy, Lara manifestent également clairement leur satisfaction de s'être bien intégrés au collectif de travail, particulièrement sensible après le deuxième stage dans la même entreprise. La reconnaissance, la confiance donnée par leurs responsables de magasins les font grandir. Lara explique par exemple, non sans fierté : « Même mon patron, il a tellement trouvé que j'étais bien, que j'ai fait des efforts qu'il voulait m'engager pour me former en tant que manager. Mais je n'ai pas voulu parce que je préfère finir mon bac. »

Enes, après une expérience dévalorisante en France (stage de seconde), a beaucoup apprécié l'accueil de son entreprise allemande. Il s'est senti considéré et respecté : « Franchement sur le respect, il n'y a rien à dire. [...] Ce qui m'a étonné le plus c'était l'entreprise, pour moi c'est à la base de ma PFMP en Allemagne, c'était de me faire intéresser par l'entreprise, qu'ils portent une importance pour moi, pour plus tard... »

La différence entre la France et les pays germaniques est ici forte. L'implication des entreprises auprès des jeunes en formation est plus importante. Dans une large mesure, la confiance est donnée par avance par l'entreprise où le stagiaire se sent attendu, accueilli, reçu avec bienveillance.

Le travail de préparation effectué par l'équipe pédagogique de Pulversheim et Swisspro a offert un cadre de stage particulièrement favorable aux jeunes en stage à Bâle. Le patron de l'entreprise, un chef d'équipe et une personne des bureaux sont venus à Pulversheim rencontrer les enseignants et les élèves pressentis pour le stage. Hugo les a dès le début senti « intéressés ! Très intéressés. Même, en France, c'est déjà rare de voir un patron se déplacer dans l'établissement pour voir ce qu'on fait. »

Il est important pour les jeunes de sentir le désir de l'entreprise à leur égard, attention qui se traduit par des gestes concrets, matériels : fourniture de titre de transport, d'un équipement de travail, gratification de stage... Autre signe de reconnaissance concret, l'aménagement des horaires dont ont pu profiter la plupart des stagiaires (Lara, Alexy, Valentin, certains de Pulversheim...). La qualité du stage en entreprise a été le cœur de leur expérience, d'autant plus valorisée par la distance.

Reconnaissance de la famille

Durant l'adolescence, l'individu construit sa propre motilité en élargissant grâce aux déplacements, le champ des possibles et en expérimentant l'altérité. Comme on l'a vu, ce processus, s'il se produit en dehors de la famille, ne reste pas moins encouragé et accompagné à distance par celle-ci. Moment privilégié pour commencer d'apprendre à vivre de manière autonome, le stage en pays germanique fait aussi l'objet d'une sanction familiale qui vient s'ajouter à la reconnaissance professionnelle.

Lara raconte que « pour eux [ses parents], c'était bien, dans un sens où ils étaient fiers de moi, de faire un stage en Allemagne, pour eux, ce n'est pas rien

quoi. » Les grands parents d'Enes lui disent qu' « ils étaient contents que je fasse mon stage là-bas en Allemagne pour apprendre. En fait, cela m'a permis aussi d'être plus autonome en Allemagne, c'était une nouvelle expérience pour moi. C'était exceptionnel. » A Valentin, « des gens m'ont dit « tout le monde ne pourrait pas faire ça », ce que j'ai fait. C'est quand même quelque chose de... Faut vouloir, parce que si on ne veut pas vraiment, on est vite fait rejeté, quoi. »

Reconnaissance de l'école et la société

Enfin, l'épreuve initiatique de la PMSMP est reconnue de façon plus large et officielle par la société elle-même. C'est la fonction de la cérémonie de remise des attestations « Azubi-BacPro », dont la première a eu lieu le 6 juillet 2017 au musée Würth d'Erstein.

Les célébrants étaient nombreux (inspecteurs académiques, représentants du Conseil Régional, des Fondations ayant cofinancé le dispositif, message vidéo enregistré du Ministre de l'Education nationale) mais c'est directement des mains de Sophie Béjean, Rectrice de l'académie de Strasbourg, Chancelière des universités et de Volker Schebesta, Secrétaire d'Etat au ministère de l'éducation, de la jeunesse et des sports du Bade-Wurtemberg que les jeunes bacheliers reçoivent leur attestation.



Image extraite du film sur la cérémonie de remise des attestations : <https://youtu.be/o0wwVIINv7Y>

Le rite de passage se termine donc par une fête officielle publique, en présence de hauts représentants des deux Etats, dans un lieu symbolique à l'intersection des mondes de la culture et de l'économie, le musée d'art moderne et contemporain Würth (il s'agit d'une fondation d'entreprise du leader mondial du négoce de matériel de montage et de fixation pour l'artisanat et l'industrie, une

entreprise allemande implantée depuis 1967 en Alsace et donc bien identifiée comme transfrontalière).

La remise de l'attestation a lieu sous le regard de tous les acteurs directement engagés dans la démarche Azubi-BacPro : les enseignants et autres membres des équipes pédagogiques des LP, les parents qui avaient aussi été invités, des responsables du monde de l'entreprise.

Il s'agit pour les jeunes d'une forme de consécration, comme l'exprime Dimitri : « C'est une satisfaction pour moi même d'avoir le BacPro, je me dis que je n'ai pas fait trois ans pour rien, que cela fait trois ans que je me lève tous les matins, c'est pour une raison et que à la fin, je l'ai, je l'ai en main et là j'ai reçu le diplôme d'Azubi-BacPro, donc j'ai tout eu, c'est une année pleine. »

Les PFMP en Allemagne et en Suisse ont donc été une sorte de voyage initiatique pour ces jeunes. Nous allons maintenant voir dans quelle mesure ils ont pu conquérir une « identité transfrontalière » et un surcroît de motilité.

V. « Ici » et « Là-bas », la conquête d'une identité transfrontalière ?

Le franchissement du Rhin suppose de vivre ses journées de stage dans un environnement différent qui produit un dépaysement qui lui-même provoque un sentiment d'étrangeté. Comme l'a bien montré Georges Simmel (*Exkurs über den Fremden*, 1908), „l'étrangeté" est une forme de relation où le proche et le lointain interviennent simultanément. Le lointain devient proche, le familier devient lointain et les deux perceptions se nourrissent l'une de l'autre, reconfigurant les cadres cognitifs²¹.

Le déplacement génère un seuil, qui sépare le familier du non-familier, et dont le franchissement restructure l'espace vécu et incite à la réflexivité.

Ainsi le premier espace à être perçu différemment est le monde familier, soudain fortement apprécié, comme s'il avait gagné en densité, en confort, en profondeur. Le quotidien familial, le foyer, sont vus d'une nouvelle façon.

Le goût de la navette

Tous les élèves manifestent un vif plaisir de pouvoir retourner chez eux, de retrouver leurs habitudes, leur chambre, l'attention des parents, un certain confort matériel et psychologique mais aussi leurs amis, petite copine et activités du weekend. Revenir chez eux leur procure un sentiment d'étrangeté, beaucoup avouent que cela leur faisait « bizarre » de repasser en France, comme si la découverte permise par la mobilité s'appliquait autant au propre qu'à l'altérité. Le déplacement permet de façon dialectique de construire une autre position d'observation et d'analyse de soi-même.

Plaisir du retour et surprise de la redécouverte se conjugue. Ozan savoure le confort du cocon familial : « C'est mieux. Je me sens comme un roi, parce qu'on me prépare, ma mère me prépare à manger, alors que là-bas, c'est moi qui devait préparer... C'est bien, cela me plaît. [En France] on peut mieux comprendre les personnes qui nous parlent, parce que quand on allait dans les magasins et tout, on avait un petit stress de ne pas bien comprendre la personne en face. Et quand on allait en France, j'étais plus tranquille, je pouvais répondre correctement. Tranquille. J'étais plus à l'aise en France. »

Elmin trouve un plaisir renouvelé à passer la frontière dans un sens comme dans l'autre :

Et ce passage de l'Allemagne, de Bad Krozingen où vous habitez, à la France, cela te faisait quoi alors, de rentrer tous les WE ?

[Son visage s'éclaire] C'était pas... On sentait que c'était pas la même chose, à chaque fois on découvrait de nouveau... On disait « ah, c'est ma chambre, j'ai oublié. » J'étais vraiment habitué en fait à l'appartement là-bas. C'est devenu comme une maison... je me sentais comme si j'habitais déjà là-bas en fait. A chaque fois que je rentrais en France, c'était inhabituel.

²¹ Röseberg, 2017.

Mais cela te faisait plaisir ou...

Oui, moi j'aimais bien !

Quand tu revenais chez toi en France, tu te sentais bien, tu retrouvais ta chambre et quand tu revenais à Bad Krozingen, le dimanche soir...

Oui, là en fait, je me disais c'est comme si je rentrais chez moi de nouveau, alors que c'était l'inverse en fait. Quand j'allais de nouveau en Allemagne, je me disais « je rentre chez moi ». C'était bien !

Enes raconte que « cela faisait bizarre ! Parce qu'après une semaine en Allemagne, on revient en France, on se dit « ils ne parlent pas allemand ici ! » C'est inhabituel quoi. On s'était habitué en Allemagne et quand on revient, ils parlaient tous français, alors qu'en Allemagne quand on rentrait dans un magasin, ils parlaient tous allemand. » Il était aussi content de rentrer dans sa famille que de retourner à Bad Krozingen dans le logement partagé avec ses camarades. « C'était bien franchement tout l'ensemble ça s'est bien passé. Ce rythme ne m'a pas dérangé ».

La navette entre deux lieux de vie avec des fonctionnalités nettement différenciées (travail et vie familiale) peut provoquer une coupure forte chez les travailleurs frontaliers. Ce phénomène est nettement perceptible chez les salariés lorrains qui travaillent de longue date au Luxembourg : ils ont souvent l'impression de vivre leur vie professionnelle comme en apnée dans un environnement qui n'est pas leur véritable lieu de vie²².

A l'inverse, pour les jeunes Azubi-BacPro, l'effet tunnel a produit une perception de la centralité vécue sur le lieu de travail. En semaine, le retour à la maison est réduit aux fonctions de reproduction de la force de travail (se nourrir, se laver, dormir), si bien que l'individu a l'impression de vivre toute sa vie consciente à l'étranger, comme l'explique Guillaume :

Et cela ne fait pas un drôle d'effet de revenir en France tous les soirs, de changer de contexte, comme ça, d'ambiance ?

Si, cela fait quand même quelque chose parce que on est toute la journée avec des gens qu'on ne connaissait pas au début, et puis le soir, on reprend un peu la routine on va dire, on fait de nouveau le repas du soir, on va se laver, se coucher, on va se coucher très tôt en fait, parce qu'on est tellement fatigué de la journée, après le lendemain il faut de nouveau se réveiller, donc c'est assez intense. Le soir, on ne profite pas trop en fait.

Donc mentalement, c'est comme si tu avais vécu en Suisse durant une semaine.

Pendant quatre semaines, oui. Pour moi, j'étais en Suisse. C'était la Suisse, ce n'était pas la France. C'était à l'heure suisse.

Johane, qui prenait le bus tous les matins pour Breisach, a aussi vécu le stage en Allemagne comme un séjour continu :

Et de revenir à la maison, cela faisait quoi ?

Cela faisait un changement, parce que au bout de quatre semaines c'est long, mais cela faisait du bien aussi, c'est un peu des deux. Des fois cela

²² Belkacem et alii (2013) ; Martin (2015).

fait du bien d'être en Allemagne et puis après de retourner en France, c'est aussi bien.

Une immersion progressive

A l'origine, les jeunes étaient plus ou moins motivés pour cette expérience de mobilité frontalière, certains ont été poussés par les parents ou par les enseignants qui devaient compléter les classes d'Azubi-BacPro. La tension est donc forte entre l'aventure de la PFMP à l'étranger et le « privilège donné au monde déjà connu » qui est une constante de la culture et des modes de vie populaires. Elle peut se manifester par une certaine réticence à aller vers les autochtones, qui demeurent des « étrangers ». Vivant en groupe leur stage, les jeunes ont dans un premier temps manifesté une certaine propension à rester « entre Français »

Assez forte les premières semaines de PFMP, cette inclination à rester entre soi s'est progressivement estompé, ce qui montre sans doute qu'une immersion progressive est plus souhaitable pour qu'un « choc interculturel » brutal. Il s'avère que la découverte des autres ne peut être que progressive, d'où cette notion d'appivoisement qui semble importante pour ces jeunes de milieu populaire pour lequel la découverte culturelle et l'exotisme n'est pas toujours une valeur en soi.

Il faut souligner l'importance du facteur temps pour réussir cette mue, ce passage d'un univers à un autre. Ce n'est pas le « coup de foudre », le « choc de la découverte réciproque » selon une vision un peu enchantée de l'interculturel. Au contraire on sent plutôt chez les jeunes l'envie et le besoin d'y aller progressivement, de se ménager. D'où l'intérêt de revenir dans la même entreprise, mais aussi l'importance du dispositif d'accompagnement et d'incitation qui doit à la fois rassurer et bousculer un peu les jeunes, qui risquent sinon de procrastiner indéfiniment le saut dans l'inconnu.

Les Colmariens, qui voyageaient en groupe matin et soir (dans des configurations différentes selon les horaires) avaient pris l'habitude, lors du premier stage, de se retrouver à la gare de Breisach pour prendre ensemble la pause de midi, assis sur les bancs. Ce lieu leur est connu car c'était leur point d'entrée dans la ville chaque matin. Ils consommaient ensemble des sandwiches apportés de France ou achetés sur place.

Au second stage, ce rendez-vous du midi disparaît. Officiellement à cause des horaires décalés, parce que des solutions alternatives et plus pratiques de restauration sont apparues (cuisine de l'entreprise, boulangerie plus proche) mais aussi parce que le besoin de se retrouver est moins fort.

La présence de salariés français ou francophones dans l'entreprise a permis une intégration plus douce dans le nouveau contexte linguistique. L'aide d'un francophone permet de s'immerger dans le monde germanique de l'entreprise avec moins de stress, sans que cela empêche des progrès linguistiques

Alexy avait deux collègues françaises qui pouvaient l'aider en cas de difficulté :

« Oui, franchement, elles m'ont appris pas mal de mots les deux Françaises. Après, avec les Allemandes j'avais un peu plus de mal comme elles parlent assez vite, mais bon, je m'en sortais quand même. Les tâches, après, c'est toujours les mêmes. Quand on dit de faire quelque chose de répétitif, à force, on finit quand même par enregistrer. »

Lara a apprécié avoir lors de son deuxième stage la présence d'un autre stagiaire bilingue :

« C'était un peu plus simple, parce que quand je ne comprenais pas, j'allais vers lui. En fait, il me réexpliquait en français et après seulement je comprenais. Ou alors il me réexpliquait en allemand mais plus doucement.

Et ça t'a soulagé ?

Qu'il soit là, c'était plus une aide. Ce n'est pas que cela m'a soulagé, j'arrive aussi à me débrouiller toute seule [elle redresse les épaules en disant cette phrase]. Mais s'il était là c'était plus une aide, quoi. »

Valentin, en stage à Bâle, insiste sur cette présence rassurante de salariés français qui peuvent jouer les intermédiaires :

« Ça allait parce que j'étais dans une équipe où il y avait des Français et ils m'ont mis avec un jeune apprenti qui parlait un peu français, donc il m'expliquait en allemand et si je ne comprenais pas, il me le redisait en français, donc cela allait. J'avais un peu la traduction on va dire ! Donc ça allait. Au bout de 4 semaines on commence à savoir un peu parler. »

La découverte des « autres » et de soi-même par les « petites différences »

Le contact avec des Allemands ou des Suisses a été quotidien et intensif. Néanmoins, il est difficile de parler d'une véritable socialisation en si peu de temps. Plutôt que la construction de liens forts avec des collègues, c'est l'ambiance générale au travail qui ressort des témoignages.

Dimitri apprécie par exemple le « sérieux » du boulot en Allemagne et l'habitude de finir un travail avant de remballer les outils : « Parce que d'abord, on termine ce qu'on a commencé, cela peut prendre une demi-heure en plus, 20 minutes. C'est dans l'optique de terminer ce que l'on commence. En France, on n'a pas ça. En France, on termine à 16 h, hop, on remballe tout, on se casse, alors que là, il faut vraiment terminer. Comme ça on n'a pas besoin d'y penser le lendemain. » Cela lui procure une agréable sensation de rentrer chez soi le travail achevé et la conscience tranquille.

Alexy a apprécié l'ambiance du travail chez Kik :

Je trouve que c'est beaucoup mieux qu'en France ! Ils sont plus ouverts, enfin ça dépend, je suis bien tombé chez Kik et je trouve qu'ils étaient plus ouverts, plus patients, plus explicites aussi que en France. Et il y a cette chaleur aussi qu'ils nous témoignent qui est vraiment super.

Comme Alexy, Johane ne trouve rien de particulier à l'Allemagne si ce n'est (et c'est beaucoup) que les gens sont plus détendus, souriants et

sympathiques. C'est pour cela que, malgré la barrière de la langue, elle a continué ses PFMP à Breisach. Mais pour elle, les Allemands restent des « étrangers », il demeure ce lien d'extériorité. Les « vrais amis » sont français :

Et du coup, à force d'aller en Allemagne as-tu pu faire connaissance avec un Allemand ou une Allemande ?

Bah, à Dettlinger, il y avait des stagiaires, et du coup des fois ils m'aidaient quand je ne comprenais pas bien avec un client ou quoi que ce soit, ils m'aidaient, on se parlait un petit peu, cela va.

Tu as toujours des liens avec eux, le stage fini ?

Non, je n'ai pas de lien avec eux.

Cela ne te manque pas d'avoir des amis allemands ?

Non, cela va encore. Pendant le stage, c'était bien d'avoir un ou une autre stagiaire allemande, du même âge que moi, c'était bien, cela m'a mis plus à l'aise, mis non, là, ça va, j'ai quand même mes amis en France donc cela me suffit.

Ozan relativise les différences culturelles. Il trouve cependant ses collègues allemands « stricts » et « bosseurs », d'où une certaine admiration mais aussi une certaine distance :

Ils ne sont pas comme nous, ils font des petites pauses, ils travaillent beaucoup. Ils mangent et une fois qu'ils ont fini, ils continuent à travailler.

Ils ne font pas des pauses cigarettes toutes les 3 minutes ?

Non. Ils bossent. C'est des bosseurs !

Elmin s'est étonné sur ce qui au fond reste une « petite différence », les habitudes alimentaires :

Ce qui m'a le plus étonné, c'est comment les gens là-bas ils mangeaient. Ils mangeaient rien du tout à midi ! Ça en fait, à chaque fois que je mangeais à midi à la boîte, on allait tous dans une salle en fait, il y avait un grille-pain, un four, un lavabo, un lave-vaisselle, c'était pour nous là-bas, pour manger, je voyais certains, ils ne mangeaient rien du tout, cela m'étonnait, ils me voyaient des fois avec un sandwich ou j'allais m'acheter quelque chose au magasin à côté pour le réchauffer, ils me disaient « comment tu fais pour arriver à manger autant à midi ? » Je leur disais parce qu'on ne mange rien le matin, eux ils mangent beaucoup le matin et aussi le soir, mais ils étaient étonnés et moi aussi j'étais étonné, sinon non, c'est la même chose... Cela ne change pas vraiment de la France, sinon.

Comme constaté plus haut, le dépaysement procuré par le stage en Allemagne ou en Suisse donne d'abord une autre perception de soi-même et de son foyer plutôt qu'une « découverte de l'altérité ». L'expérience de la mobilité transfrontalière est d'abord une expérience réflexive plus que d'ouverture et compréhension d'autrui. Elle passe par des petites expériences du quotidien, par des manières de faire ou des observations parfois anecdotique plutôt que par une analyse interculturelle cérébrale.

Pour les quatre jeunes habitants à Bad Krozingen, une petite ville moderne et assez vivante au sud de Freiburg, la découverte de l'Allemagne s'est faite par

des ballades en ville, un arpentage du territoire sans but précis, comme Enes le raconte :

On mangeait dehors, on allait dans les magasins pour faire les courses, on marchait, on était au centre, on visitait.

Comment c'est, Bade Krozingen ?

Franchement, pour moi, c'est bien, c'est calme, c'est pas trop bruyant, c'est calme, il y a beaucoup de choses à faire, il y a une piscine, enfin des thermes, on voulait y aller mais on n'avait pas de maillot de bain. Je l'oubliais à chaque fois le WE, je voulais m'acheter un maillot de bain, mais il était à 20 €, c'était trop cher !

Donc Bad Krozingen, c'est une ville qui vous a plu ?

Oui, cela m'a plu. C'est la ville en général qui m'a plus, beaucoup de magasins, beaucoup de choses à faire, il y avait des parcs avec des échecs, des fois on sortait on faisait des échecs là-bas.

Vous avez parlé avec des Allemands, un petit peu, ou vous êtes restés entre vous ?

Non, c'était dans les magasins, des fois, on parlait avec les Allemands, dans les boulangeries, en fait.

Vous ne vous êtes pas trop ennuyés ?

Non, on a joué. Des fois on ramenait une balle, on jouait au foot. C'était bien.

Enès et ses camarades ont aussi pris l'initiative d'aller faire une ballade à Freiburg durant le marché de Noël (Freiburg est à environ à 10 mn en train de Bad Krozingen, accessible avec la *Regiokarte*) : il a vu des musiciens des Balkans qui jouaient dans la rue de la musique mais n'a pas osé leur parler même s'il partage leur passion de la musique.

Clément, qui a un père allemand, et une certaine propension à l'analyse interculturelle détaille plus longuement ses observations. Ici aussi, il s'agit de « petites différences » qui mises bout à bout finissent par faire sens :

Et il y a des trucs qui t'ont paru en France finalement un peu bizarre ?

Oui, il y a des trucs qui m'ont paru aussi en Allemagne bizarre. En France, il y a des lampadaires partout, en Allemagne il y en a moins. Après il y a des trucs bêtes, les limitations de vitesse, plein de trucs comme ça qui changent, des petits détails, après on se rend compte en fin de compte. [...]

Rétrospectivement, il y-a-t-il des choses qui t'ont étonné dans la manière de vivre des Allemands, dans l'entreprise ?

[Il réfléchit] Non, pas vraiment. Il y a des gens qui mangeaient plus tôt que d'autres. Les pauses, c'est normal, ils respectaient leurs pauses. Il y en a qui mangeaient du fromage, des trucs comme ça, mais... Rien de spécial. [...]

Et sinon, le caractère, la façon dont ils sont entre eux ?

Je trouve qu'ils sont plutôt dans l'humour, chez eux. C'est plutôt des... Il y a pas mal de jeux de mots qu'ils font sur un peu tout. Genre je ne sais pas. Moi quand je suis en pause je mangeais mon sandwich et je revenais à l'atelier, donc ma pause était pas forcément totalement utilisée, donc quand je revenais il y avait des gens qui étaient entre eux en train de faire des blagues, etc. Ils sont plus dans la détente. Après il

y a quand même une grosse séparation entre le boulot et la pause. Parce quand ils sont en train de travailler, on les voit beaucoup travailler, super sérieux, et après quand c'est la pause on les voit déconner. Voilà.

Ah oui, ils font moins dans le « travailler en s'amusant » ?

Si, ils le font aussi, ils font aussi des blagues en travaillant, mais quand on passe à la pause, il y a beaucoup de blagues, d'un coup. Cela change quand même pas mal !

Du côté de la Suisse, Valentin a été marqué par les règles et coutumes de la circulation urbaine :

Déjà, c'est un autre monde quand on arrive là-bas. Rien qu'un exemple, quand on veut traverser la rue, il n'y a pas besoin de regarder à droite ou à gauche, on traverse et puis les gens s'arrêtent. Au début, cela peut paraître un peu bizarre, mais après à force, on s'habitue. Tout est bien organisé, de sorte que tout se passe bien et qu'il n'y ait jamais de problème. C'est pas le bordel, quoi.

C'est agréable comme sensation ?

Oui, c'est génial.

Il insiste sur la forte différence de mentalité qu'il a perçu entre le monde du travail français et suisse :

Au niveau travail, c'est complètement autre chose qu'en France.

Tu as comparé avec un stage que tu as pu faire en France ?

Heu, ouais, ouais.

Alors c'est quoi la grande différence ?

Les heures de travail, et puis les gens, la manière de travailler. Voilà, comment on est traité quoi, c'est différent. [...] En France, c'est des fois, comment dire ?, du « vite fait bien fait » et puis après si un truc est pas bien fait, c'est de votre faute, on vous met le stress comme quoi il faut terminer vite, vous êtes tout seul sur un chantier, il faut le faire pour une certaine date, mais c'est quasiment impossible. Faut faire du « vite fait bien fait » et après dans deux mais il faut revenir tout réparer. Et après on perd du temps car on devait aller sur un autre chantier et c'est que des trucs comme ça. En Suisse c'est « fais bien le travail vite fait » mais si tu veux que cela soit bien fait tu as le droit de prendre un petit peu le temps pour que cela soit bien fait de sorte qu'on n'a pas besoin de revenir après. Pour eux, quand un chantier est posé, c'est posé, il n'y a plus besoin de revenir.

Pourquoi c'est comme cela en Suisse et pas en France ?

Parce que c'est là-haut. Cela vient de là-haut tout ça.

Là-haut ? C'est-à-dire ?

La direction tout ça, les chefs... C'est autrement.

Guillaume confirme la perception d'une autre « ambiance au boulot », positivement vécue :

Il y a quelque chose qui t'a vraiment étonné de ce stage ?

Oui, cela serait l'esprit entre guillemet de « famille », on va dire. Tout le monde s'apprécie. « Je ne te connais pas mais je te prends quand même » « je t'explique, tu ne comprends pas, pas de problème, je te re-explique ». C'est plus l'esprit famille qui m'a intéressé.

Cela t'a plu ?

Oui, cela m'a plus. Personnellement, je suis très famille, donc cela ne m'a pas dérangé.

A travers la perception des petites différences ou de réalités plus structurantes comme celle de l'organisation du travail, les jeunes parviennent ainsi à construire un point de vue sur le Rhin supérieur qui rend désirable la position frontalière. Par petites touches, grâce à un double regard sur les choses, l'idée de devenir travailleur frontalier » prend forme...

Clément est celui qui a le plus verbalisé cette question :

De voir que c'est différent en Allemagne, cela te gêne ou finalement tu dis, c'est pas mal aussi ?

Bin, on trouve des défauts chez l'un ou chez l'autre. On se dit qu'en Allemagne ils devraient mettre plus de lampadaires mais qu'en France ils devraient mettre, je ne sais pas, plus de bus. Parce qu'en Allemagne les transports en commun, c'est ce qu'ils utilisent tout le temps. Ils sont presque tout le temps plein, il y a presque un bus toutes les dix minutes, en France il y en a moins. Mais du coup en France, il y a des choses qu'on a pas en Allemagne et voilà. On trouve des défauts chez l'un, chez l'autre et on trouve des qualités chez l'un, chez l'autre. Après cela permet de donner un meilleur angle de vue.

Ca, cela t'a intéressé, cette double-vue sur les choses ?

Oui, parce qu'on se dit la vie quotidienne en Allemagne elle peut être bien, on se dit « ouais mais en France il y a ci, en Allemagne il y a ça », donc ça permet à chaque fois de donner des angles de vue différents.

Et alors le bilan, c'est quoi ?

Il faut être entre les deux ! Il faut être frontalier. Parce qu'on se rend compte qu'en France, certaines choses sont moins chères, et en Allemagne, il y a le salaire qui est bien et certaines choses qui sont moins chères en Allemagne, du coup d'être frontalier cela donne plus de perspectives. On peut se dire « ouais, je vais travailler en France », « Ouais je vais travailler en Allemagne », « on va faire ci, on va faire ça » « on va faire les courses en France, en Allemagne » Pour plein de trucs on peut changer. Donc cela permet de donner un meilleur angle de vue, on a plus d'opportunité, quoi.

Donc finalement de rester frontalier, c'est pas mal comme idée ?

Oui, voilà.

Tu te verrais bien rester ici à proximité ?

Oui, je pense. Après je suis né ici, je ne me vois pas non plus partir trop loin, mais là, je trouve que franchement, c'est une chance qu'on a quoi. Parce qu'en Allemagne on peut aller faire les courses, il y a certaines choses qui sont moins chères, il y a un emploi qui peut être meilleur, pour les causes de chômage etc. Et en France on se dit l'habitat il est bien, il y a plein de choses à voir. D'être frontalier, cela nous permet de voir autant de belles choses en France qu'en Allemagne. Autant qu'en Suisse autant que dans les pays alentour.

Pour Clément, Elmin, Enes, Johane mais aussi Hugo et Alexy, on perçoit clairement un goût naissant pour la position de transfrontalier. Ces six individus ont des caractéristiques sociales et des caractères très différents. Ce qui les réunit, c'est la volonté d'élargir leur horizon, de sortir de leur canton d'existence, ce désir étant le produit de l'héritage d'une culture familiale

marquée par la migration ou d'une nécessité vitale causée par un cercle familial trop replié sur lui-même. La position frontalière est une position de médiation qui permet de vivre dans l'espace de liberté produit par le chevauchement de plusieurs espaces socio-normatifs.

VI. Quelles motilités acquises ?

Ces PFMP et ces expériences de mobilité transfrontalière ont-elles accru la motilité (c'est-à-dire tout autant le potentiel de mobilité que son actualisation) des jeunes concernés ? En quoi le regard des jeunes sur la mobilité a-t-il changé après cette expérience, mais aussi, plus largement, comment celle-ci a-t-elle transformé leur vision du monde et celle de leur propre devenir ?

Durant le cours de la recherche, plusieurs questions avaient porté sur l'avenir et avaient donné des résultats contrastés, dans la mesure où de nouveaux points de repère avaient rapidement été retrouvés sans que le désir de continuer le processus et d'appliquer cette compétence à de nouveaux espaces ne soit toujours immédiatement perceptible.

Dans un premier temps, pour reprendre les trois facteurs de la motilité distingués par V. Kauffman et J.-C. Jemelin²³, les difficultés d'accessibilité ont été surmontées grâce à une forte tolérance au temps de transport, les savoir-faire concernant les déplacements ont semblé se limiter au minimum nécessaire pour réaliser la mobilité, l'appropriation a pris très rapidement la forme de routines peu remises en cause et dont la transférabilité ne semblait pas spécialement désirée.

En fin de parcours, une fois « l'Azubi-BacPro en poche », on constate que l'espace des possibles s'est considérablement ouvert, avec plusieurs formes de mobilités envisageables, plus ou moins articulables entre elles. La motilité acquise durant les PFMP a bénéficié d'un temps de maturation, et surtout, elle peut être désormais activée par le fait d'avoir obtenu le bac, titre scolaire et social marquant le passage dans le monde adulte, souvent associé à la majorité légale et le permis de conduire. Le champ des compétences, accès et projets associés à la motilité s'est donc considérablement élargi.

Motilité dans le domaine des loisirs

Plusieurs jeunes ont fait l'année du bac, lors des petites vacances, des voyages d'agrément en Allemagne, avec des amis ou des parents. Le pays voisin est devenu un pays à explorer, à mieux découvrir, comme si les jeunes s'étaient tournés vers l'Est alors que jusqu'alors les vacances et les voyages étaient plutôt orientés vers l'Ouest et le Sud.

Dimitri est allé à Munich voir un match de football avec son père et un ami de son père, un alsacien grand fan du Bayern, Lara a fait un voyage en voiture avec des amis à Cologne, pour y rencontrer des « amis d'amis » et découvrir la ville. Le fait d'être plus à l'aise en allemand l'a fortement encouragée et lui a

²³ Kaufmann et Jemelin (2014, p. 6) : « La motilité se compose de facteurs relatifs aux accessibilités (les conditions auxquelles il est possible d'utiliser l'offre au sens large), aux compétences (que nécessite l'usage de cette offre) et à l'appropriation (l'évaluation de l'offre par rapport à ses projets). »

permis de communiquer avec ces Allemands (« Moi, je leur parlais pas vraiment, je ne les connaissais pas trop, mais quand ils parlaient j'ai su répondre grâce à l'Azubi quoi, mais oui, c'était quand même un plus. »). A l'avenir, toujours attirée par les grandes villes, elle aimerait bien aller à Berlin.

En décembre, durant les vacances de Noël, Johane a pris un vol lowcost depuis l'aéroport de Bâle-Mulhouse pour faire un séjour à Berlin avec sa sœur et sa meilleure amie.

« On a loué un appartement là-bas. En centre-ville, du coup, c'était pas mal, toute la journée on sortait, on se promenait un peu, on allait voir les monuments, les magasins...

Qui a eu l'idée de ce voyage ?

C'était ma meilleure amie qui avait une idée de voyage, et du coup, on s'est mis toutes les trois d'accord pour une destination et on s'est dit que ce serait peut-être pas mal l'Allemagne, vu qu'on a déjà toutes des bases en allemand, donc pour se faire comprendre et tout, c'est pas mal. »

Parce que les jeunes ont grandi, les voyages de façon autonome sont désormais possibles et entrent dans toute une réflexion sur son propre devenir professionnel. La motilité acquise redistribue les cartes jouables à l'avenir.

Elargissement des horizons professionnels

La PFMP en Allemagne semble avoir offert à Johane la possibilité de voyager, mais elle lui donne aussi de nouvelles idées de métier. L'intention de départ, « apprendre l'allemand pour éviter le chômage » débouche sur une conception plus personnelle, assumée et positive de son devenir professionnel :

Cette idée de faire de l'allemand pour être sûre de trouver un boulot, c'est important pour toi ?

Oui, c'est important surtout que là, on a fini le bac, je ne sais pas trop quoi faire du coup, j'ai mis des vœux en BTS, je voulais faire un BTS tourisme, et là je suis sur liste d'attente, donc je suis assez déçue et je ne sais pas trop quoi faire l'année prochaine, mais je me suis dit que si j'avais l'Azubi et tout ça, trouver un travail en Allemagne, ce serait plus intéressant qu'en France pour moi et surtout il y a plus de travail, c'est mieux. [...] Je voudrais continuer dans les langues mais en arrêtant la vente. Avoir plus de contacts et moins de vente, je préférerais plutôt.

Et le contact en langue étrangère aussi ?

Oui, je préfère le contact en langue étrangère, c'est mieux, enfin, j'ai l'impression d'être plus utile, de mieux travailler du coup.

L'expérience réussie et l'assurance acquise en mobilité transfrontalière rendent possible, et légitime, une réorientation professionnelle vers un métier plus attractif que la vente de détail, un métier plus en phase aussi avec les goûts et aspirations de Johane, le tourisme.

Le processus est semblable chez Alexy. Vivant dans une famille très modeste, à l'origine peu habitué à sortir de chez lui et de Colmar, il a durant le stage gagné en motilité. Ainsi, il revient voir « son » magasin Kik à Breisach pendant les vacances, projette d'aller à Freiburg avec sa mère (où il n'est jamais allé, cela lui semble très loin) pour rechercher une formation.

Maintenant tu voudrais aller plus loin ?

Oui, maintenant si j'avais le choix j'aimerais aller plus loin en Allemagne pour apprendre plus de choses, approfondir un peu plus mon allemand.

Il y a une ville en Allemagne ou une région qui t'attire ?

Je dirais Fribourg, cela a l'air bien là-bas. Après, je ne suis jamais allé là-bas, donc je ne peux pas dire. [...] Je ne suis jamais allé à Fribourg. Je suis juste allé à Breisach, après ce ne doit pas être compliqué.

Et après, plus loin, cela te semble possible ?

Pour l'instant je vais me contenter de Fribourg. Et on verra après. On va y aller progressivement.

Encore timoré dans ses projets immédiats, Alexy a pourtant un fort désir de « sortir » de sa coquille pour « aller ailleurs ». Le projet est fort, même s'il reste flou : quelque chose de littéraire, « mais cela doit être vachement compliqué en allemand » ou une formation à Strasbourg, Angleterre, Nice, Freiburg... « Après le bac, j'aimerais bien aller dans une école de langue, puis après pourquoi pas travailler dans un office du tourisme ou un truc comme ça. Il faudrait se renseigner. Il faudrait que je me renseigne... »

L'allemand et l'Azubi-BacPro a été pour lui un tremplin, une façon de rebondir au niveau des études et professionnellement, vers des domaines et des métiers plus intéressants que la vente, qu'il n'a pas choisi. En songeant aux métiers du tourisme, il envisage une stratégie d'ascension sociale via cette mobilité géographique et culturelle.

Mobilité frontalière

L'angoisse du chômage avait été le premier facteur incitatif pour entrer dans le dispositif Azubi-BacPro. Il est présent dans les propos de tous les jeunes et de leur famille, qui soutiennent les efforts de leurs enfants pour augmenter leur chance d'emploi « à 360° », dans l'ensemble du Rhin supérieur.

Dimitri, assez faible au niveau scolaire, a été accompagné de près par ses parents, au sens propre et figuré : « ils veulent ma réussite bien sûr, ils veulent que je n'ai pas une vie misérable, que j'ai quelque chose à quoi me tenir. Les diplômes tout ça, ils m'ont poussé jusqu'au bout ». Ils ont accompagné Dimitri tous les matins à Hartheim, où il effectue sa deuxième PFMP et sont venus le chercher le soir à 16 h 30, soit deux fois 45 mn de trajet en voiture à chaque aller ou retour.

Le Bac pro obtenu, Dimitri ne souhaite pas continuer les études. Il cherche du travail en Suisse, où peut-être sa sœur lui a trouvé une place chez Novartis. Il compte aussi sur le réseau de ses parents pour trouver un emploi dans la région mulhousienne, zone qui s'étend désormais naturellement jusqu'à Freiburg et jusqu'à Bâle.

Au discours prescriptif des autorités en faveur de la mobilité frontalière (à l'école, à Pôle Emploi, dans les médias), s'est ajoutée une expérience de celle-ci qui permet l'intégration concrète dans le devenir professionnel. Travailler en Allemagne ou en Suisse devient un véritable atout et non seulement une injonction.

Les décantations peuvent être lentes ou ne se feront jamais. Lara, par exemple, souhaite plutôt travailler en France. Sa PFMP dans la chaîne de chaussures Deichmann lui a donné une certaine confiance en elle-même. Elle entame après le bac un BTS d'assistante manager, la version française de ce que le gérant de son magasin lui avait proposé sous forme d'apprentissage. Pour elle comme pour d'autres camarades, il importe de continuer les études, d'obtenir un « bac +3 » français avant de commencer à entrer dans la vie active.

Là vous partez pour une licence

Oui, je voudrais avoir une licence. Faire un Bac plus trois. Une licence Pro plutôt.

C'est à ce moment-là que vous vous direz, là je peux commencer ma vie ?

Oui, c'est ça.

Le diplôme reste le meilleur moyen d'éviter le chômage mais l'ouverture « à 360° » du marché de l'emploi rassure. En fin d'entretien, même si ses projets restent français, elle reconnaît l'intérêt d'avoir mis un pied en Allemagne.

Je me souviens, vous y êtes allé à reculons dans l'AZBP, quel regard portez-vous sur ces deux ans passés ?

Ça toujours été forcé, mais après, c'est mieux d'avoir toujours une deuxième possibilité de travailler en Allemagne, quoi.

Vous allez le refaire alors ?

L'Azubi ?

Non, de travailler en Allemagne.

Oui, si j'en avais la possibilité, oui. Maintenant, quand je vois ce que ça m'apporte [l'Azubi Bacpro], oui cela aurait été dommage si je ne l'avais pas fait.

Sur quel plan ?

Au niveau que je pourrais travailler en Allemagne, au niveau de la langue aussi.

Johane a une grande sœur au chômage, après avoir fait un BTS « management des unités commerciales ». Comme on l'a vu, pour elle et sa famille, apprendre l'allemand est une manière d'éviter cette situation. Johane n'a pas un goût particulier pour la vente (le métier de sa mère, responsable d'un magasin Lidl), mais l'Azubi-BacPro « commerce » est devenu pour elle une bouée de sécurité : « trouver un travail en Allemagne, ce serait plus intéressant qu'en France pour moi et surtout il y a plus de travail, c'est mieux » .

Les PFMP à Breisach lui ont donc ouvert des horizons et elle songe à faire son BTS en apprentissage transfrontalier, peut-être à Freiburg.

J'ai entendu parler de BTS en Allemagne, transfrontalier, où on est dans une entreprise allemande et une école en France, cela pourrait être pas mal... Après, je ne sais pas encore.

Oui, tu as la possibilité de faire tout en Allemagne aussi.

Oui. Après je préférerais quand même faire du français. C'est pas mal dans une entreprise allemande mais quand même l'école en français, parce que c'est déjà assez compliqué comme ça !

A la fin de l'Azubi-BacPro, la position frontalière apparaît désormais aux jeunes comme particulièrement pertinente pour la poursuite d'études, comme pour la vie professionnelle.

Ozan voit bien la Suisse, pour les salaires. Ou l'Allemagne. Mais il souhaite continuer à résider en France, où il se sent bien à cause de la langue (s'installer à Saint-Louis ou rester dans sa ville actuelle, Wittelsheim)

Une fois acclimaté au monde du travail germanique grâce à ses stages à Emmendingen, Enès va essayer de faire jouer une recommandation d'un ami de son père pour entrer dans une entreprise bâloise :

Tu as des pistes pour ça l'année prochaine ?

Oui, en Suisse à Bâle, chez Johnson, je voudrais essayer là-bas, parce que mon père il connaît quelqu'un qui... enfin son copain, son beau-frère il connaît... Enfin, c'est du piston, et voilà j'aimerais essayer là-bas.

Et d'avoir appris l'allemand et d'avoir quelques bases cela te permettrait plus facilement d'aller en Suisse ?

Oui, je pense. Mais je crois que c'est plus facile d'entrer en Allemagne qu'en Suisse, d'après ce que j'ai entendu, c'est plus dur de rentrer, enfin, ils sont plus stricts en Suisse qu'en Allemagne. Mais je vais essayer, c'est pour cela que je voulais voir comment cela se passe.

Cela veut dire quoi « être plus strict » ?

Ben, être ponctuel, pas droit au retard, pas droit à ci, pas droit aux erreurs. Au travail, tu n'as pas droit à l'erreur. Sinon on est vite fait délogé de l'entreprise.

A l'avenir, il se voit bien continuer de vivre en France, près de chez lui, tout en travaillant en Suisse ou en Allemagne, à une distance n'excédant pas 45 minutes de trajet : « L'idéal serait en fait de vivre en France, d'acheter en Allemagne et travailler en Suisse [sourire]. Ce serait l'idéal. »

Guillaume veut travailler dans les ascenseurs, « je trouve que c'est des machines assez fantastiques. Il y a de la mécanique, il y a de l'électronique, y'a de la programmation, y'a de l'entretien, c'est assez diversifié comme métier. Et puis on en recrute beaucoup, donc on n'a pas assez de demande par rapport à la place. » Il serait intéressé à travailler en Allemagne, « parce qu'en Allemagne il y a plus d'ascenseurs anciens, comme des plus nouveaux, donc du coup, c'est assez large comme domaine ».

Pour tous, devenir travailleur frontalier fait désormais partie des possibles, ce qui était loin d'être le cas en début de formation Azubi-BacPro.

Vers une possible émigration en Allemagne

Pour les jeunes dont la famille a récemment migré, la perspective de faire sa vie professionnelle en Allemagne en résidant outre-Rhin n'est pas exclue. Le capital de motilité a été transmis par la famille et influence les projets professionnels et personnels des jeunes.

Enes se voit ainsi bien habiter en Allemagne, au moins un temps, pour éviter trop de transport, mieux apprendre la langue, accumuler une expérience qui lui permettra de mieux réussir.

Imagine que plus tard, tu trouves un boulot en Allemagne, à Bad Krozingen ou ailleurs, cela te dirait de vivre en Allemagne en semaine et revenir le WE en France ?

Si je vais travailler loin, comme ça, parce que tous les jours, 40 mn de trajet, aller-retour, cela fait un peu beaucoup quoi. Pour moi, j'aimerais loger en Allemagne, habiter là-bas.

Et du coup, même pas revenir le WE ?

Oui. [...] Pourquoi pas vivre un an en Allemagne pour voir comment... Déjà pour progresser en allemand, plus vite. Parce que si on vit en France et que on va travailler en Allemagne on va progresser moins vite que si on vit au quotidien tous les jours l'allemand.

On sent toutefois qu'il souhaite encore rester près de sa famille, si bien que la motilité acquise peut entrer en conflit avec le désir de garder ses liens forts.

Elmin envisage sérieusement de travailler à l'avenir en Allemagne, sans doute à Stuttgart où il a de la famille, ce qui lui permettrait de gérer ces injonctions contradictoires. Il reste cependant indécis, il appréhende la distance et va peut-être finalement rester non loin de la frontière pour rester près de ses proches.

Et plus tard, tu penses travailler en Allemagne ?

Oui, j'espère ! Moi, je me vois en Allemagne, je me vois pas vraiment en France. Peut-être pour commencer, mais plus tard vraiment en Allemagne. Travailler là-bas.

Et dans quel endroit en particulier ?

Si c'est possible, je voudrais aller un peu à Stuttgart. Cela m'intéresse, je connais déjà un peu la ville. Je vois comment c'est, j'aime bien en plus, c'est intéressant. Ou au moins à côté, pas loin.

Tu pourrais faire une PFMP à Stuttgart ?

Mon père m'a proposé de faire un stage là-bas, comme j'ai de la famille là-bas, si j'arrive à trouver je peux aller dormir là-bas mais maintenant je préférerais aller faire un stage plus près, parce que je ne pourrais pas rester un mois sans entrer encore. J'aimerais pas trop en fait. Je préférerais être plus près pour pouvoir rentrer en fin de semaine chez moi... Oui voir ma famille. Parce que si je suis à Stuttgart, cela va être un peu dur de rentrer tous les WE.

Lors du 2ème entretien, l'appréhension demeure, et se développe le souhait « d'essayer la Suisse », qui permettrait de rester en Alsace :

Tu fais un stage en Allemagne l'année prochaine ?

Comme j'avais dit, j'avais de la famille à Stuttgart, j'en ai encore en fait, et mon père il veut voir pour que je fasse mon prochain stage à Stuttgart, et chez ma tante cette fois, pas dans un appartement, je serais hébergé chez ma tante. Je me sentirai quand même un peu chez moi comme c'est de la famille.

Sinon j'ai envie d'essayer de faire mon stage en Suisse, au moins une des deux PFMP je voudrais en faire une en Suisse, à côté si c'est possible, pas très loin. En fait, le père à Enes il connaît certaines personnes dans des entreprises électriques en Suisse, et on va voir pour essayer d'aller là-bas.

Les temps de maturation pour ces projets d'émigration sont longs. Ici encore, il serait utile de reprendre contact avec ces jeunes dans quelques années pour connaître leur trajectoire professionnelle et résidentielle.

Les modes de transport idéaux de la mobilité

Les jeunes, en particulier ceux issus de milieu populaire, manifestent un fort penchant pour les déplacements en automobile. Pour les garçons, c'est la continuité de la mobylette et de la moto, les garants de l'autonomie. Les temps de trajet passés dans les transports en commun durant les années de formation ont donné une image négative à ceux-ci²⁴, alors que le permis de conduire est une marque du passage au statut d'adulte.

La norme du permis de conduire et du véhicule individuel a été mise en évidence par plusieurs recherches en sciences sociales. Une récente enquête auprès de précaires et demandeurs d'emploi montre « comment les personnes sans permis souffrent d'une stigmatisation sociale et d'un sentiment de dépendance aux autres ou aux horaires des transports en commun plus ou moins prononcés. »²⁵

Lara exprime avec son langage « cash » combien l'usage de la voiture va de soi pour quelqu'un qui réussit sa vie d'adulte :

Pour vous, pour vous déplacer, c'est plutôt la voiture ou les transports en commun ?

Pour l'instant, c'est plutôt les transports en commun. Mais après, quand j'aurais la voiture, cela sera que la voiture, oui.

Et pourquoi « que la voiture » ?

Parce que la flemme de prendre le bus !

Parfois c'est plus long de prendre la voiture. Pour aller à Bâle par exemple, c'est terrible il paraît.

Oui ? je sais pas [pas convaincue].

C'est quand même la voiture ?

Oui.

²⁴ « Les utilisateurs des transports collectifs souhaitent utiliser plus la voiture ou les deux-roues moteur, ce qui suggère une certaine insatisfaction dans ces pratiques. » (Vincent-Geslin et alii, 2018, p.26).

²⁵ Vincent-Geslin et alii (2018), p. 114.

Dimitri, qui a peut-être trouvé un emploi en Suisse chez Novartis, n'envisage rien d'autre que la voiture pour s'y rendre :

Tu as regardé comment y aller ? C'est faisable ?

Oui, parce que là, je passe mon permis. D'ici septembre, je pense que je l'aurais et puis... Enfin, espérons-le, quoi.

Donc tu y vas plutôt en voiture ?

Oui.

Les embouteillages ne te font pas peur ?

Je me lèverai plus tôt ! Non, franchement, non.

Tu as regardé au niveau du train ?

Non, non, c'est pas que c'est pas possible, mais c'est que le train ça ne m'intéresse pas, les transports en commun et tout ça, je trouve que... J'aime pas trop ça de prendre trois trains, quatre trains, encore un taxi, un bus. C'est pas trop mon truc. Moi, j'aime quand cela va directement d'un point A à un point B.

Le permis et la voiture sont considérés comme des marqueurs sociaux positifs. Seul Clément, issu d'une famille de la classe moyenne, hésite véritablement entre les transports en commun et le covoiturage après l'expérience de son stage à Bâle qui lui a permis de pratiquer les deux modes de transport. Après mûre réflexion, il annonce toutefois préférer le train, « si possible ». Pour aller travailler en Allemagne, cette possibilité n'existe pas ou alors très contrainte par des cadences trop peu fréquente entre Mulhouse et Müllheim.

Conclusion

L'interrogation au départ de cette enquête concernait le déplacement des corps au-delà de la frontière dans une expérience de mobilité professionnelle. Nous cherchions à comprendre dans quelle mesure ce déplacement physique entraînait des transformations des cadres mentaux et des systèmes de références chez les jeunes concernés.

Premier constat à l'issue de cette recherche, le dépaysement induit par les stages à l'étranger ne provoque pas une brutale transformation des représentations. Le « choc interculturel » ne débouche pas rapidement sur une acculturation très puissante. L'expérience de l'altérité, qui est réelle, reconfigure partiellement la vision du monde des sujets de manière indirecte, c'est-à-dire à partir de la réflexivité qu'elle suscite. Cette première mobilité transfrontalière est ainsi une expérience de soi-même pour soi-même, certes vécue dans un nouveau contexte et dans une situation de risque et de stress, mais en lien étroit avec les proches (famille ou amis). C'est en quelque sorte d'abord une « aventure intérieure ».

Deuxième constat, la dimension initiatique est importante. Le déploiement des efforts physique et cognitifs liés aux trajets et au travail dans un environnement étranger fait l'objet de gratifications symboliques reçues de divers milieux (professionnel, familial, amical, scolaire, institutionnel). La vaillance des jeunes est reconnue et l'obtention de la certification « Azubi-BacPro » (concomitante au baccalauréat et au passage du permis de conduire) marque un changement de statut social pour ces jeunes. Plus qu'un enrichissement culturel, la mobilité permet surtout une reconfiguration du soi et le renforcement de ses capacités à agir (dans le sens d'un *empowerment* individuel).

L'élargissement de l'espace mental se fait de manière très progressive. La découverte et la familiarisation avec les cultures et modes de vie germaniques documentent peu à peu la vision du monde des jeunes. Cela passe par des détails, des anecdotes, des sensations, sans que cela soit encore articulé dans une représentation cohérente et complète de l'espace rhénan ou européen.

Il est frappant de constater comment l'assimilation de nouveaux espaces ou de nouvelles pratiques s'effectue par des routinisations qui sont elles-mêmes des freins à de nouvelles découvertes. L'attachement aux nouvelles habitudes de déplacement mais aussi aux nouveaux cadres personnels et professionnels interrogent sur la transférabilité directe des compétences acquises (en particulier en ce qui concerne la motilité). Celle-ci semble assez directement dépendante des prédispositions sociales de l'individu (« capital de mobilité hérité ») et du projet professionnel qui se détermine progressivement (« à tâtons » pourrait-on dire), au cours d'expériences réitérées et toujours difficiles à retenter, chez ces jeunes.

Le renforcement de la motilité apparaît en tout cas se faire par paliers et non soudainement, par la découverte brutale de type « immersif » d'un mode de vie nomade ou transfrontalier. Plus que les savoir-faire acquis, c'est le fait d'avoir réussi une expérience de basculement qui a sans doute des effets à long terme

sur les trajectoires sociales – à condition que ce type d’expérience puisse être, d’une part, régulièrement renouvelée et, d’autre part, socialement valorisée. Les voyages d’agrément entre amis en Allemagne en terminale, les contacts plus nombreux avec l’espace et la population des pays voisins, les vagues projets de mobilité universitaire ou professionnelle dans un avenir plus ou moins lointain indiquent que les frontières ont néanmoins bougé dans les esprits et que l’espace des possibles s’est élargi au-delà du Rhin.

Cette expérience de mobilité transfrontalière a indéniablement déclenché une dynamique chez les jeunes. D’une part, ils ont été enclins à mieux valoriser leur environnement habituel. Ce qui « passe » entre la France et l’Allemagne ou encore, ce qui se dit d’un lieu à un autre, est l’attachement mieux senti et verbalisé à son « canton d’existence ». D’autre part, si les nouveaux territoires explorés restent encore plutôt à la périphérie des investissements humains des jeunes, ils ont été arpentés. Mieux connus et souvent appréciés, leurs traits se précisent et ils s’intègrent progressivement dans l’horizon des possibles.

Dans ce rapport dialectique entre le désir de se maintenir dans le familial et celui d’accroître ses possibilités d’épanouissement professionnel, se construit le projet de devenir travailleur frontalier. Pour la plupart des jeunes suivis, les stages d’Azubi-BacPro ont posé les fondations de ce processus.

« Mobilité » ou « déplacement » ?

Une enquête internationale menée en 2016 par le Forum Vies Mobiles montre que la distance entre domicile et lieu de travail est vécue comme une contrainte que seul des compensations fortes peuvent justifier : « Près de la moitié de la population interrogée rejette la dispersion spatiale actuelle des activités (travail, loisir, vie sociale et familiale) et souhaite réduire drastiquement leurs déplacements quotidiens. [...] À l’opposé des modes de vie actuels, le ralentissement des rythmes de vie constitue un élément essentiel pour accéder à la vie idéale », notamment pour accorder plus de temps à ses proches ou à soi-même²⁶.

Cette recherche qualitative auprès de jeunes Alsaciens en Azubi-BacPro confirme que la mobilité, souvent louée et exigée par le discours institutionnel ou patronal, est d’abord vécue comme une contrainte. La mobilité a un coût physique, relationnel et psychique important. L’espace, c’est d’abord du temps. L’investissement et la prise de risque de la PFMP en Suisse ou en Allemagne étant importants, le temps de la mobilité, qui est d’abord une durée, est d’abord vécue comme une contrainte ou comme la contrepartie indispensable à l’accès à l’emploi (ou à un futur meilleur salaire). Cet espace-temps de transition est d’abord aménagé « pour soi » plutôt que « pour les autres », c’est un moment de repli sur soi, un lieu de ressourcement. Cette antichambre entre différents espaces peut éventuellement être connectée, plutôt avec le lieu de résidence qu’avec le lieu de travail (réduit à l’activité professionnelle).

²⁶ <http://fr.forumviesmobiles.org/projet/2016/05/23/aspirations-liees-mobilite-et-aux-modes-vie-enquete-internationale-3240>

Ces considérations invitent à réfléchir sur les termes et à limiter peut-être l'emploi du mot « mobilité », qui suggère une qualité, un atout, une compétence (être mobile est toujours considéré comme positif) au bénéfice d'un mot moins normatif et plus objectif comme celui de « déplacement ». Ce dernier suppose une certaine contrainte (« être en déplacement » est aussi une façon de dire que l'on n'est pas disponible et que ce n'est pas un choix) et il est relié à un réseau de références plus riche. Le déplacement suggère une perte au moins partielle des repères de la personne qui le vit²⁷, alors qu'être mobile laisse entendre que l'individu reste toujours à l'aise, bien orienté. On peut d'ailleurs être mobile sans changer véritablement d'univers sociaux, comme ces cadres des grands groupes multinationaux qui parcourent le monde en traversant des espaces standardisés ou le « globisch » est la langue unique de service: aéroports, chambres d'hôtel, *meeting rooms*... Au contraire, le déplacement laisse entendre que l'on n'est plus à sa place et qu'il faut reconquérir celle-ci aux yeux des autres, ce qui a été exactement le cas des jeunes en stage en Suisse ou en Allemagne.

La mobilité transfrontalière que nous avons étudiée ne signifie pas en soi de longues distances à franchir. Elle peut même raccourcir les distances domicile-travail en élargissant à 360° les potentialités d'emploi. Il s'agit alors d'une autre forme de déplacement, dûe à un changement d'espace culturel. Au déplacement est associé le dépaysement, qui marque de manière plus accentuée la relation dialectique entre « ici » et « là-bas », le domicile et le lieu de travail. Cette forme particulière de mobilité nous renseigne sur ce que le déplacement peut faire aux êtres humains.

L'expérience dont témoignent ces jeunes alsaciens rappelle tout d'abord que la motilité, comme toute disposition humaine, est socialement produite. Les savoir-faire, les horizons d'attentes, les habitudes et les motivations concernant les déplacements sont d'abord transmis, principalement par la famille, mais aussi par la société en général, sous forme d'encouragement ou d'injonction. Elles sont également acquises (le lien est ténu entre transmis et acquis) par des institutions sociales, et nous avons pu noter le rôle important et souvent minoré de l'école. Cette acquisition nécessite un effort personnel constant, ce qui lui donne une dimension que l'on pourrait qualifier d'éthique.

La motilité entre dans un système de valeur, dans une vision du monde au sein desquels la constitution d'un désir de mobilité est fondamentale (il s'agit du facteur « appropriation par un projet » de la motilité, lequel engage toute la personne). Ainsi, la tentative de « mesurer la motilité acquise » sans intégrer l'objet du désir de la mobilité n'a guère de sens²⁸. Produit d'une culture, cette construction du désir doit également nous amener à mettre à distance la notion simpliste de « compétence » qui est souvent associée à celle de mobilité. Les conduites de déplacement sont si profondément articulées aux contraintes et rétributions du social que ces catégories purement instrumentales (très souvent mise en avant dans les modes contemporains de management par projet et par leurs indicateurs bureaucratiques) sont peu utiles pour penser ce que les

²⁷ Par exemple, pendant la 2ème guerre mondiale, on parlait des réfugiés comme de « personnes déplacées ».

²⁸ C'est ce que suggère en creux le rapport « Mouvances/Mobil'homme » de 2018 (première partie).

déplacements font aux individus et ce que les individus mobiles font à la société.

Pour conclure sur nos jeunes alsaciens, nous avons pu prendre la mesure de la prise de risque que suppose pour eux le déplacement de l'autre côté de la frontière. La « peur de se perdre », notamment dans les transports, est réelle et touche tous les repères spatiaux, sociaux et affectifs.

La « mobilité frontalière » est donc une épreuve (de déplacement, dépaysement, perte de soi) qui est l'occasion d'une confrontation avec l'altérité et, par ce fait, de la reconstruction de soi-même, d'où la dimension initiatique qui a été repérée. L'épreuve de la PFMP en Allemagne a été rude pour beaucoup d'élèves d'ELEEC : deux abandons et quelques « arrêts maladie » (parfois récupérés) en cours de stage qui indiquent une difficulté à adopter ce nouveau rythme et ce nouveau cadre. La fierté d'avoir « tenu le coup » en est d'autant plus grande pour ceux (la grande majorité) qui ont mené la démarche jusqu'au bout.

Le stage à l'étranger peut ainsi être interprété comme un acte de bravoure, qui permet un repositionnement de ces jeunes de l'enseignement professionnel qui sont plutôt habitués à la déconsidération ou à l'échec scolaire. Il nous semble intéressant de reconnaître cette dimension initiatique en accentuant sa ritualisation, afin d'en faire un processus de passage entre différents états plus clairement reconnu par la société. A l'investissement personnel que suppose la mobilité frontalière doit répondre une reconnaissance collective symbolique au-delà des aspects purement économique au niveau individuel (se garantir un emploi, obtenir un meilleur salaire) : devenir travailleur frontalier est aussi une contribution à la construction d'une société ouverte et interculturelle et de la citoyenneté européenne.

Ce rapport est dédié à la mémoire de Valentin, un des jeunes « électros » qui a généreusement contribué à notre enquête, brutalement décédé dans un accident de moto en novembre 2017, quelques mois après avoir obtenu son Azubi-BacPro.

Extrait de l'entretien du 6 juillet 2017 :

Valentin, as-tu un message aux autres jeunes qui pourraient être tenté par l'Azubi-Bacpro ?

Au début c'est un peu dur, on est un peu paumé parce qu'on ne sait peut-être pas parler l'allemand, mais après on s'habitue vite et franchement on se rend compte qu'il faut le faire, parce que c'est important dans sa vie quoi. Surtout qu'en France, ils veulent absolument nous casser, on a de moins en moins de chance de trouver du boulot, et là-bas en Suisse, ils recrutent à mort, ils demandent que ça, donc il suffit d'être motivé, donc même si on ne parle pas forcément bien l'allemand, comme moi, tant qu'on est motivé, qu'on s'investit et qu'on montre qu'on veut apprendre, y'a pas de raison et ils vous prennent et après on a une vie, on va dire.

Liens vers les films vidéo

Série "Quand des Bac Pro passent le Rhin"

- 3 films thématiques (environ 10' chacun)

Ici et là-bas

<https://youtu.be/wXKN8fCuTg>

Le coût de la mobilité

<https://youtu.be/vmQKuZVXjUg>

Transmissions de la mobilité

<https://youtu.be/QSPSN3FBW8k>

- 6 portrait complets (environ 20' chacun)

Elmin

<https://youtu.be/sZRYB4tFUss>

Clément

<https://youtu.be/VjGi99YMSAk>

Dimitri

<https://youtu.be/VUJ3N7et1M0>

Enes

https://youtu.be/8Qg_Z_IKV3I

Johane

<https://youtu.be/RBjgL3tJqwg>

Lara

<https://youtu.be/XhElu27Spi4>

Cérémonie de remise des attestations :

<https://youtu.be/o0wwVIINv7Y>

Références bibliographiques

Airault Régis (2007), « Survenir adolescent dans l'entre-deux culturel : l'exemple des bangas de Mayotte, *Enfances et Psy*, n° 35, p. 147-156.

Boudreau Julie-Anne (2011), « Droit à la mobilité, droit à la citoyenneté ? » in *Mobile Immobile*, L'Aube, Forum Vies Mobiles.

Belkacem Rachid et Pigeron-Piroth Isabelle (dir.) (2013), *Le travail frontalier au sein de la Grande Région Saar-Lor-Lux*, Nancy, PUN-Editions universitaires de Lorraine.

Alain Berthoz (2015), « Les stratégies cognitives des voyageurs dans la gestion des déplacements et des espaces », compte-rendu de la conférence du 14 septembre 2015 au siège de la SNCF à Saint Denis.

Goulet Vincent (2015), « Les jeunes alsaciens face à la mobilité professionnelle transfrontalière Étude sur les étudiants et apprentis suivant une formation bi-ou trinationale », rapport à NovaTris , Université de Haute-Alsace.

Goulet Vincent et Seidendorf Stefan (2017), « L'Azubi-BacPro. Retour sur une expérience de coopération transfrontalière dans le domaine de la formation », *dfi Compact* n° 15, mai 2017, publié avec le soutien de la FEFA.

Kaufmann Vincent et Jemelin Christophe (2004), « La motilité, une forme de capital permettant d'éviter les irréversibilités socio-spatiales ? », note pour le FVM.

Martin Corinne (2015), « Nutzungsweisen digitaler Medien in der grenzüberschreitenden Mobilität lothringischer Pendler nach Luxemburg », in *Grenzüberschreitende Informationsflüsse und Medien in der Großregion SaarLorLux*, Goulet Vincent et Vatter Christophe (dir.), Nomos, Baden-Baden, p 105-124.

Müller-Pelzer Werner (2017), *Interkulturelle Kompetenz – Welche praktischen Konsequenzen hat die anthropologische Wende?* », in *Interkulturelle Kompetenz in Deutsch-Französischen Studiengängen*, G. Gwenn Hiller et alii [Hrsg.] UFA-DFG/Springer, Wiesbaden, p. 87-102.

Ravalet Emmanuel *et alii*, Leveugle Jean (2014), *Tranches de vies mobiles*, Loco-FVM.

Röseberg Dorothee et Wolfradt Uwe (2017), „Expérience de l'altérité culturelle, autoréflexion et personnalité“, in *Interkulturelle Kompetenz in Deutsch-Französischen Studiengängen*, G. Gwenn Hiller et alii [Hrsg.] UFA-DFG/Springer, Wiesbaden, p. 67-86.

Sedel Julie (2019), *Les médias & la banlieue*, Collection INA/Penser les médias, Éditions Le Bord de l'eau, Lormont.

Seidendorf Stefan (direction), avec Strasbourg Conseil et Euro Institut (2014), *Grenzüberschreitende Berufsbildung und Beschäftigung junger Menschen am Oberrhein. Eine Pilotstudie im Eurodistrikt Strasbourg-Ortenau*, rapport du DFI pour le Ministre-Président du Bade-Wurtemberg.

Vincent-Geslin Stéphanie, Ravalet Emmanuel, Rode Antoine, Kaufmann Vincent (2018), *La motilité pour l'insertion professionnelle et sociale. Des besoins des populations sensibles aux modalités d'évolution de leur motilité*, rapport final Mouvances/Mobil'homme pour le Forum Vies Mobiles.